U d'/of OTTAWA
39003002215670

Aux deux dames
de la montagne,
si gracieuses sur leur
rocher sauvage
et qui vous accueillent

Portraits Parisiens

dans cette belle
désolation
comme un sourire retrouvé,
comme une espérance inattendue

André Jermain

Sellignard, Mars 1927

DU MÊME AUTEUR

CŒURS INUTILES (Nouvelles).

PLON, 1906

LA COUSINE ET L'AMIE (Roman).

SANSOT, 1907

LE DOUBLE VISAGE (Roman).

FIGUIÈRE, 1913

CONFIDENCES A QUELQUES-UNS.

(Hors commerce) 1917

RENÉE VIVIEN (Étude).

G. CRÈS & Cie, 1918

OCT 09 1973

André GERMAIN

174-1A-121

Portraits Parisiens

Universitas
BIBLIOTHECA
Havensis

PARIS
EDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, Boulevard Saint-Germain, 116
.....
MCMXVIII
1918

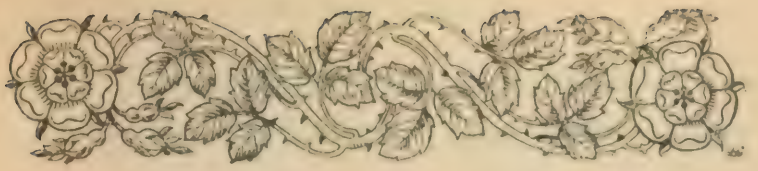
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

5 exemplaires vélin de Rives.
numérotés de 1 à 5.

DC
715
.G4
1918

Copyright by G. CRÈS & Cie, 1918
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

A UNE AMIE



A UNE AMIE

En des heures heureuses, et que doraient vos cheveux, je vous ai lu ces contes, à peine composés. Vous vouliez bien vous en divertir; mais votre rire sur eux était plus qu'un peu de moquerie à deux, ou qu'une affectueuse complicité. Il avait d'autres sources; et, comme tout ce qui sort profondément de vous, vos gestes, votre voix, l'infini parfum de votre être, il était léger et lointain; avant de venir jusqu'à moi, il semblait avoir frappé des parois de cristal. En lui je trouvais un chant, un désir, un appel. Ainsi, sous mes malices ceux qui sauront me lire surprendront je ne sais quelle attente, des reproches de croyant, tout un regret ému et tendre.

A cause de votre rire et de votre sourire encore mieux aimé, je voudrais mettre à vos pieds les plus beaux présents : acceptez du moins ce livre. Votre rire, amie, n'a-t-il pas mêlé à jamais ce que nos deux pensées, jouant parmi l'Univers, eurent parfois de fraternel? et quels regards plus fidèlement que les miens reçurent votre sourire : pauvres miroirs où la tristesse et l'âge mettront leur buée mais qui garderont toujours ainsi que de tremblants rayons le passage et le souvenir du cher enchantement? Car votre sourire fut la fleur qu'avant l'horrible Guerre mes lèvres s'attardaient à respirer : et s'il luit dans ma mémoire, je revois en pleurant toute la joie qui est morte, tous les clairs plaisirs qui se sont voilés.

Heures vraiment heureuses, nos heures partagées, vêtues d'une tunique de lin, dont le pas était jeune et qui tenaient en leurs mains des clefs merveilleuses. Où donc n'avons-nous pas heurté : au seuil des Temples, à

l'huis des touchantes chaumières et surtout à cette porte, veillée d'un lierre jaloux, derrière laquelle dorment tant de choses que nous osions entrevoir sans les toucher, tout le Bois avec ses oiseaux et ses plantes et l'Amour enseveli au coin des lèvres virginales? C'était vous qui, plus ingénieuse et plus entreprenante, dirigiez le voyage : Ariel m'apportait vos ordres : avec des ravissements divers je vous suivais partout sur vos chars, sur vos barques et jusqu'au fond de vos songes.

Puisque le Monde nous était une prairie un peu folle, le Crépuscule, notre patrie, et le Clair-de-lune, notre lande musicienne, comment s'étonner que nous ayons rencontré ensemble, un peu fantastiquement costumés, les êtres de notre choix : Madame Deslandes nue comme une nymphe et étrange comme une Fée, Cocteau avec ses petites cornes et sa flûte, l'abbé de lune, l'abbé Mugnier qui chante vêpres aux Faunes; enfin, dans les antres de la Nuit, les guetteurs redoutables et

charmants, André Gide qui attend Hylas parmi les roseaux, Jean de Bonnefon qui, du haut d'une branche, les yeux phosphorescents, surveille le vol des moineaux et la danse des souris ? Voudrez-vous partager avec moi la responsabilité d'avoir traité ces êtres comme de chères poupées avec lesquelles on s'amuse sans cesse, qu'on casse quelquefois et qu'on aime d'autant mieux ?

Hélas ! comme tout finit sérieusement ici-bas! La Vie est une absurde ronde qui se termine par un saut prestigieux. Un jour, toutes nos marionnettes dormiront leur grave sommeil, chacune rangée avec soin dans sa boîte. Que subsistera-t-il alors de nous, de moi qui fus si faible et indécis en mes pieux désirs, de vous qui n'avez pas voulu prier ? Tout le suave mensonge de mon cœur, tout le fard embaumé de vos lèvres s'écailleront impitoyablement devant le jugement de Dieu... Sur la Terre, votre visage se sera éteint et mes chants se seront dissipés ; mais, comme refleurit par

les belles nuits hantées ce qu'il y eut entre deux âmes de plus intense et de plus doux, ainsi reviendra sur les flots fluides et bleus l'essence de nos liens inexplicables, le papillon délivré de notre rêve, la musique accrue de nos paroles contenues, de nos soupirs réprimés, de notre amour jamais commencé.

Lausanne, 30 juin 1917.

I

PORTRAITS MONDAINS

LES SALONS

(Dialogue)

PERSONNAGES :

MANUEL.
RENÉ.

MANUEL

Pourquoi, cher René, vos rideaux sont-ils déjà fermés sur ce ciel qui avait peut-être une parure rose à nous montrer et qui certainement, dans une heure. nous éblouira de tous les feux de sa féerie nocturne ?

RENÉ

Voir pâlir le ciel de Paris est un bon-

heur que j'attends avec émotion chaque jour, mais ce soir je voulais créer un peu d'intimité rassurante autour des milieux que nous allons évoquer.

MANUEL

N'ont-ils donc, eux, ni intimité ni sourire ?

RENÉ

Vous jugerez. Mais laissez-moi approcher de vous une petite table.

MANUEL

Que ces vieilles tasses sont délicates ! Quand vous versez le thé, vous ne ressemblez pas à un autre. Vous semblez conférer quelque chose de votre sympathie ou de votre préférence.

RENÉ

J'aimerais que les actes les plus simples

de notre vie aient quelque valeur symbolique.

MANUEL

Vous la mettez en eux. Je suis sûr que vous ne devez pas aimer donner une tasse de thé à un indifférent ?

RENÉ

Ni une tasse de thé, ni surtout ma main. Je trouve cet usage dégoûtant et barbare.

MANUEL

Il a perdu son sens, comme presque tous les usages d'une époque hostile aux nuances. D'un geste de confiance, il fait une hypocrisie. Mais pourquoi aujourd'hui dans tous les vases, sur toutes les tables, cet excès charmant de fleurs ?

RENÉ

Pour compenser celles que nous ne trouverons pas dans notre conversation.

MANUEL

Où nous mène-t-elle ?

RENÉ

Vers les salons.

MANUEL

Oh ! je suis gourmand de ce sujet ! Madame Geoffrin, Mademoiselle de Lespinasse, Madame du Deffand, Madame Tallien, Madame Récamier, je suis venu à Paris avec l'espoir de retrouver toutes ces bonnes amies. De quel nom les nommez-vous aujourd'hui ?

RENÉ

Ils ne remuent que la poussière parfumée des souvenirs, les noms que vous avez prononcés. Pourtant, il existe une petite-fille de Madame Tallien, plus belle que ne put l'être son aïeule. C'est une des plus merveilleuses choses que nous possédions, si séduisante que la République, malgré son mauvais goût, l'a adoptée. Elle

nous est nécessaire comme la Place de la Concorde à qui elle ressemble par son élégance et par son indifférence politique. Il semble qu'Oscar Wilde l'ait inventée en un de ses jours de magnificence. Ses yeux sont en pierreries, comme ceux d'un oiseau des *Mille et Une Nuits* et son rire est délicieux, son rire qui ne se prête pas aux mots d'esprit médiocres, mais tire sa joie de soi-même et du plaisir qu'ont les roses à fleurir, les sources à couler.

MANUEL

Je voudrais la rencontrer devant un tableau de Gustave Moreau.

RENÉ

Une nuit, devant ses toiles éclairées, et qui jaillissaient du mur comme les vitraux du Rêve Moderne, j'ai vu Madame Greffulhe et, elle aussi fantastiquement parée, l'autre reine de Paris, Madame Jean de

Castellane, dont le regard pareil à un diamant farouche, s'apparentait étrangement au regard d'un Héraclès défiant l'Hydre qui le fascine.

MANUEL

Paris a encore des reines ! Mais il doit avoir aussi des vieilles dames exquises, des jeunes filles ardentes ainsi que le fut Mademoiselle de Lespinasse, des femmes dont la grâce sait à la fois se répandre vers tous comme un bienfait et se réserver comme un don à la gloire inquiète d'un Chateaubriand.

RENÉ

Vous demandez bien des choses et surtout de l'introuvable. Des vieilles dames ! Ceci est absolument inconnu dans le Paris Mondain. Je vous dévoilerai son singulier caractère. Il n'admet pas de femmes âgées et ne renferme que d'obscures jeunes femmes, il est soumis à l'empire de quelques

Jézabels et de quelques Ninons de Lenclos.

MANUEL

Qui sont-elles ?

RENÉ

Vous rencontrerez Madame de Pourtalès, jeune et aimable autant que les descriptions qu'on fait d'elle dans les livres d'histoire. La neige de ses cheveux est bien charmante quand la subtilité de son goût la mêle d'une discrète et douce couronne de violettes. Son fin visage est une fleur qu'a respectée le vieux Jardinier impitoyable.

MANUEL

Une fleur ! Et vous me disiez qu'il n'y en avait pas dans les régions où vous m'entraîniez !

RENÉ

Je les ai déjà presque toutes cueillies

pour vous, les rares fleurs brillant en ce triste potager qu'on appelle le Monde. Potager en vérité ! Car tout y a une destination utile. Le Monde n'est que le Marché où les jeunes gens vendent par un contrat de mariage leur nom authentique ou imaginé, où les viveurs cherchent de gratuites aventures et les femmes des adultères lucratifs, où Israël, toujours amoureux de l'or et de ses fausses lueurs autant que de sa réalité monnayée, s'asseoit avec ostentation sur des trônes aristocratiques de plus en plus effondrés.

MANUEL

Des fleurs ! je veux encore des fleurs ! Vous aboutissez trop vite à un potager.

RENÉ

Sans doute, je pourrais frapper avec vous à de secrètes portes qui s'ouvriraient. Je pourrais vous mener vers un intérieur dont les lys et les damas vous enveloppe-

raïent du rouge parfum de la Renaissance ou vers le pavillon entre ses vieux murs blotti dont le songe s'endort sous la pâleur des roses et sous la caresse des Zéphirs très lointains. Là, vous verriez des femmes dont l'Avenir redira un jour le nom de ses lèvres émues, l'une inclinée vers des poésies où persiste l'enchantement fluide de sa voix et s'épanche un peu de la clarté répandue sur ses cheveux et sur ses gestes spiritualisés, l'autre dont chaque mouvement soulève d'invisibles aromes et dont le recueillement pareil à un rythme suspendu semble écouter au fond du douloureux Passé les poèmes tant aimés, moins beaux que le poème irréalisé de son âme... Mais nous voici loin du monde que de telles existences nient de toute leur harmonieuse sincérité et c'est seulement lui qu'aujourd'hui, je devais vous montrer.

MANUEL

Les héroïnes tendres ou romanesques que je rêvais, ne les voit-on donc jamais dans le Monde ?

RENÉ

On y souffre tout, sauf l'amour. Tous les vices s'y excusent et s'y admettent ; ils sont comme les figures nécessaires du menuet mondain. Mais la passion forte, sincère, grande qui absorbe deux êtres, n'est pas tolérée. Le Monde admet toutes les infidélités, sauf celles qu'on lui fait.

MANUEL

Pourquoi donc va-t-on dans le Monde ?

RENÉ

Beaucoup de femmes, pour montrer leurs toilettes ; d'autres pour chercher des aventures ; d'autres pour chercher des affaires. Beaucoup, sans savoir pourquoi.

MANUEL

Le Monde ne donne-t-il donc rien ?

RENÉ

Parfois une brillante illusion de lumières et de couleurs qui nous réjouit un instant, comme des papillons. Et puis on rentre chez soi, plus triste d'avoir contemplé cette fête qui ne répond à rien.

MANUEL

Votre pessimisme assombrit tout. Ne va-t-on pas dans le monde tout simplement comme des collégiens qui sortent de leur classe, pour trouver une récréation ?

RENÉ

Une récréation ? L'atmosphère y est aussi tendue que dans un concours des Beaux-Arts ou à la Chambre des Députés. On s'observe avec malveillance, on s'aborde avec hostilité. L'affabilité attire l'insolence et l'insolence une très déférente politesse. Ceux qui ont le bonjour inoffen-

sif subissent des avanies. Les autres préméditent leur bonjour ; c'est l'instant décisif. La main s'offre avec une réserve qui veut être une victoire. Le sourire se mesure avec parcimonie ou s'épanouit par calcul ; il est un thermomètre qui monte et descend avec une consciencieuse exactitude, selon la valeur de chacun sur le marché mondain. Et quand on s'est salué, on n'a rien à se dire. On va vers les quatre ou cinq cents saluts qui vous attendent encore.

MANUEL

Mais l'art de la Conversation, cette chose essentiellement parisienne !

RENÉ

Les hommes s'informent entre eux de leurs spéculations ou de leur cercle. Ils réservent les indécences aux femmes qui les reçoivent avec une reconnaissance émue. Les jeunes gens parlent aux jeunes filles

d'une voix suave, comme à de petits animaux.

MANUEL

Le monde fait-il vraiment beaucoup de mal ?

RENÉ

Il tue les âmes et crée des mannequins. Notre existence, ce poème mystérieux qu'éclaire le reflet des Jours et des Saisons, cette émotion devant la Beauté, cette méditation devant les problèmes infinis, il la rend aveugle et sourde, il l'entraîne en une danse étourdissante et macabre dont le réveil doit être affreux. « Quelle stupeur boiront ces bouches ! » me disait naguère une sorte de Bossuet féminin, l'une de nos dernières grandes dames.

MANUEL

Mais, si peu séduisant, le Monde ne doit guère être à craindre !

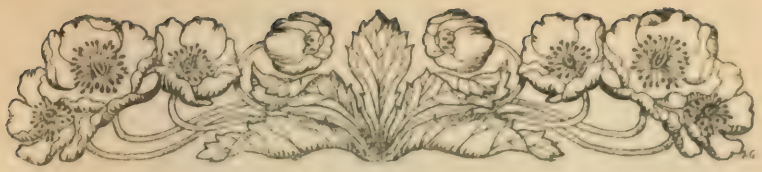
RENÉ

Il est très dangereux. Il est comme la cigarette qui ne sent pas bon, comme le verre d'absinthe qui est amer et dont on ne se passe plus. Il est une dérision à la Vie qui va très loin, puisque les actes les plus graves ne lui échappent pas. Il ne permet ni de se marier avec pudeur, ni de mourir avec simplicité. L'enterrement semble une dernière réception que donne le mort et, suivant l'affluence plus ou moins brillante, le triomphe suprême ou la suprême défaite de sa vanité. Mais, Manuel, que regardez-vous donc avec inquiétude ?

MANUEL

Les fleurs ! Je craignais qu'elles ne se soient fanées.

1912.



CONVERSATION LITTÉRAIRE

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

Madame BOURDON ; Madame de FOLLEVILLE ; la Douairière VAN DEN BRANDE ; la DAME distraite et bienveillante ; Madame GENTIL ; Madame JANVIER ; Madame MATHIEU DU GARD ; Monsieur LEVERRIER ; Monsieur PETITPIED.

Le salon et le jour de Madame Bourdon, avenue du Bois de Boulogne. Atmosphère d'un luxe bourgeois et pesant, tapis rouge, meubles rouges, tentures marron, bronzes sur la cheminée, nombreux portraits de Bonnat aux murs. La Douairière Van den Brande pénètre avec impétuosité au milieu d'une conversation qui s'assoupissait. Peinte et ornée avec un certain mauvais goût, mais avec zèle, elle a l'air d'un Dagnan-Bouveret vieillissant.

Mme Bourdon

Cette bonne Emma ! Mais depuis quand...

Mme de Folleville

Emma, vous avez des baisers de lion. Vous m'avez toute décoiffée. On voit que vous revenez d'Afrique.

La Douairière Van den Brande

Je n'ai pas de temps à perdre, ma chérie. Virginie, faites vite vos présentations pour que nous puissions nous occuper d'autre chose.

Mme Bourdon

(*Cérémonieuse et un peu froissée.*)

Chère Madame, permettez-moi de vous présenter une de mes bonnes amies. Madame Van den Brande. Madame Mathieu du Gard. Emma, je ne sais pas si vous avez déjà rencontré ma jeune amie, Madame Gentil. Et puis...

LA DOUAIRIÈRE VAN DEN BRANDE

Les messieurs, c'est inutile. Nous ferons connaissance en causant. Ils ont l'air intellectuel. C'est tout ce qu'il me faut. Où en est la littérature depuis que j'ai quitté Paris, depuis quatre ans ?

M. LEVERRIER

Presque un vieillard, mais son sourire est si mobile, une lumière argentée se joue avec jeunesse sur ses cheveux légèrement bouclés, ses gestes ont gardé cette souplesse que le snobisme n'enseigne pas, mais qui est comme la bonne humeur du corps jointe à la grâce de l'âme..

Cette question me concerne-t-elle ? Mais je suis archéologue... Je puis pourtant vous assurer qu'en quatre ans rien n'a bougé. Nos romanciers attitrés, nos prospères auteurs dramatiques ont fourni cha-

que hiver l'œuvre attendue, à la grande joie du public et au dégoût croissant des lettrés. Oh ! si. Quelques-uns ont changé d'occupation. M. Rostand travaille pour les cinématographes, M. Bourget fait du théâtre, M. Jules Lemaître danse à Montmartre avec M. Jean Cocteau.

LA DAME DISTRAITE ET BIENVEILLANTE

Pauvre homme ! Comme c'est touchant ! Il s'est donc ruiné ?

MME GENTIL

Mais non, c'était par patriotisme, un soir de 14 Juillet.

MME BOURDON

Comment ? Je le croyais royaliste !

LA DAME DISTRAITE ET BIENVEILLANTE

En effet, on ne peut pas être à la fois royaliste et patriote. Emigré ou sans-

culotte, il a préféré être sans-culotte, c'est très sympathique.

Mme Janvier

Le royalisme, c'est le patriotisme intégral.

La Dame distraite et bienveillante

Qui a dit cette sottise ?

Mme Bourdon

(*Intervenant avec précipitation.*)

Il y a une autre nouveauté, ma chère Emma. Depuis votre départ, les tout petits jeunes gens se sont mis à écrire. On ne parle plus que d'eux.

Mme Mathieu du Gard

Et même on les rencontre dans les maisons comme il faut. Ils ont tous très mauvais genre.

La Dame distraite et bienveillante

Ils doivent être charmants.

LA DOUAIRIÈRE VAN DEN BRANDE

Ont-ils du talent ?

MME MATHIEU DU GARD

Par principe, je ne lis pas leurs livres. Ils ont les cheveux bouclés, ils portent des bagues, ils sont ignobles.

MME JANVIER

Triste temps que le nôtre, ma chère amie !

MME BOURDON

(*Conciliante.*)

J'ai pourtant rencontré Jean Cocteau chez des gens très bien, les de la Hupette, un soir où il y avait de la musique, Madame Dieulafoy et l'Ambassadeur d'Autriche.

LA DOUAIRIÈRE VAN DEN BRANDE

Tout cela ne m'apprend rien, ce sont des titres qu'il me faut.

M. PETITPIED

(*Jeune homme timide et myope.*)

On dit du bien des ouvrages de M. Binet-Valmer. Qu'en pensez-vous, Monsieur Leverrier ?

M. LEVERRIER

J'ai essayé de les lire, mais je préfère regarder sa femme qui est ravissante; avec son jeune visage et ses cheveux blancs, elle a l'air d'une rose brodée sur de l'argent.

MME JANVIER

Vos jugements littéraires ne sont guère sérieux.

M. LEVERRIER

Très sérieux, au contraire. Qu'est-ce qu'un écrivain vise à nous donner ? Un plaisir d'art. A notre époque pressée, on ne lira pas ses livres, mais on trouvera partout son image dans les journaux, aux

expositions, sur les affiches. On le rencontrera lui-même et sa femme aussi aux thés de la duchesse de Lauzun, aux soirées de Madame de Bussy-Rabutin. Le plus important, c'est donc que lui ou elle soient agréables à regarder.

Mme Janvier

Ce point de vue me paraît presque immoral.

La Douairière Van den Brande

Nous n'avons pas le temps de faire de l'esthétique. J'ouvre mon carnet. Ce jeune homme a l'air complaisant. Il va me dicter des titres.

M. Petitpied

(*rougissant.*)

Je vous conseille beaucoup de lire le charmant livre de Madame Deslandes, *Cyrène.*

Mme Mathieu du Gard

Ne le lisez pas. C'est une femme tout à fait dangereuse.

M. Leverrier

Elle est donc très belle ?

Mme Mathieu du Gard

Les hommes le disent. C'est une chose qui, heureusement, ne nous regarde pas. Nous n'avons à juger que si une femme est comme il faut.

Mme Janvier

Et si un homme est distingué.

La Dame distraite et bienveillante

Madame Deslandes ! N'est ce pas la maîtresse de Pierre Loti ?

Mme Mathieu du Gard

A quoi pensez-vous, Julie ? C'est le

bridge en retard qui trouble à ce point vos idées ?

Mme Gentil

J'ai aperçu un jour cette dame chez un couturier et je n'ai pu l'oublier. Elle est étrange et délicieuse, un pâle visage qui semble n'avoir reflété que le clair de lune, des mains préraphaélites, de charmants petits pieds d'enfant.

La Dame distraite et bienveillante

De qui est l'enfant ? De Jean Dornis.

Mme Janvier

Jean Dornis ! Mais c'est une femme.

La Dame distraite et bienveillante

Elle a pourtant un nom d'homme. Du reste, de nos jours, rien ne me surprend.

Mme Mathieu du Gard

Vous avez l'air d'être prête à admettre des choses abominables.

Mme Janvier

Maintenant on excuse tout.

M. Leverrier

Sauf la beauté et le génie.

La Douairière Van den Brande

Ne détournez pas la conversation, je vous en prie. Je n'ai plus que cinq minutes pour recueillir des titres.

M. Leverrier

Faites donc une économie et abonnez-vous aux *Annales*. Vous y trouverez tout ce qu'une femme du Monde doit savoir.

1913.

LA DERNIÈRE GRANDE DAME

MADAME JEAN DE MONTEBELLO

Une de ces rares figures qui reçoivent leur auréole des rayons du Passé plutôt que de la lumière du Jour nouveau. A côté de M. Robert de Montesquiou, Madame Jean de Montebello me paraît l'une des survivantes de l'art de parler et de se mouvoir selon le rythme d'une noble élégance. Il faut saluer en elle l'un de ces personnages magnifiquement stylisés que le pinceau d'un Oscar Wilde eût rendus impérissables.

Autour d'elle, que de dons merveilleux, pour réjouir une imagination d'artiste! Sa beauté d'abord, qui, comme les beautés

véritables, ne peut connaître les atteintes ni de l'Age ni du Temps. La race française, si douée pour l'agrément et la vivacité, mais qui possède rarement la grâce des lignes parfaites, a produit en elle l'une de ses plus surprenantes fleurs. Les pays du Nord ont des droits prépondérants sur la séduction, si heureusement naturalisée parmi nous, d'une Madame Greffulhe ou d'une Madame Jean de Castellane. Madame Jean de Montebello est l'une des plus aimables victoires dont le nationalisme puisse s'enorgueillir dans le domaine esthétique. Elle affirme des possibilités dont, sans elle, nous eussions douté.

Un éclat presque Junonien émane de toute sa personne, de cette taille majestueuse, de ce port altier, de ce profil au dessin si pur. Et sur des beautés un peu froides, qui appellent le marbre et qui l'enchanteraient de leur reflet, erre comme un

mouvant et délicieux prestige, l'un des plus réservés, mais des plus adorables sourires qui aient jamais paré un visage humain.

Ses gestes, imposante cadence, accompagnent sa beauté. On pourrait dire qu'ils en émanent. Ils forcent à une sorte d'émotion avide et incessante le regard délicat qui s'est posé sur elle.

On lui sait gré de ne blesser d'aucun contraste cette joie artistique qu'elle sait donner, mais de la prolonger et de l'achever par la parfaite harmonie du décor. Ses toilettes singulières, austères et recherchées, semblent porter je ne sais quel indéfinissable deuil en même temps qu'elles affirment des hardiesses personnelles et une élégance noblement surannée. Je me souviens d'une robe noire à ceinture verte et, parmi ses cheveux, d'un ruban vert de même nuance subtile et désuète, pâle coquetterie de printemps brillant au-

dessus des renoncements d'un hiver prématuré.

Les meubles, eux aussi, s'avèrent complices de cette atmosphère de dignité et de tristesse. Ils se groupent avec une certaine raideur dans la pénombre d'un salon bleu. Et aux coins obscurs se laissent pressentir, silhouettes un peu tragiques qui évoquent certains fonds de Gustave Moreau, des colonnes chargées de légères statues.

Dans l'ordre intellectuel, Madame Jean de Montebello prolonge la même esthétique. Souvent retentit sur ses lèvres, avec une étrange majesté, le mot de « doctrine ». Quelle est « la doctrine » ? Un curieux mélange d'audace et de mélancolie. Rue Barbet-de-Jouy, on se figure la maîtresse de maison assise dans une posture sublime sur les ruines de notre temps. On songe à une sorte de Bossuet féminin qui en prononcerait la constante oraison funèbre. Mais de vivantes réalités reçoivent aussi

une empreinte de cette pensée. N'a-t-elle pas depuis trente années, conçu, désiré, préparé le rapprochement avec l'Angleterre ? Il faut peut-être lui accorder une part très importante dans la conclusion de l'Entente cordiale. On ne peut jamais mesurer le pouvoir d'une idée suivie avec obstination et logique.

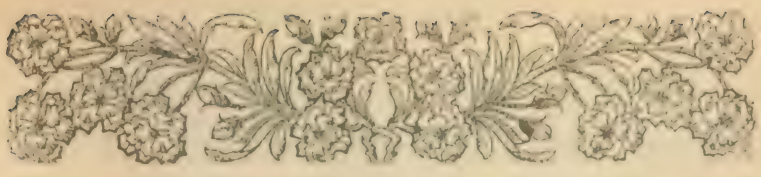
Par cette loi de fatalité qui enveloppe les hautaines existences, Madame Jean de Montebello n'a pas recueilli le fruit de ses travaux. Le succès de ses plans politiques n'est pas venu mettre à ses pieds la popularité et l'influence auxquelles elle eût pu prétendre. Et dans ce splendide isolement où la laisse l'ingratitude de ses contemporains, elle s'avance superbement vers la vieillesse, sans la craindre, sachant qu'elle n'en peut attendre aucune injure, mais seulement une sombre consécration et une dernière beauté.

1913.

II

PORTRAITS ECCLÉSIASTIQUES

PAROLES
ROMAINES



GRACES D'ANTAN

M. JEAN DE BONNEFON

De nos jours, la politesse joint à ses autres attraits celui d'être tout à fait démodée. Ses grâces ressemblent aux quinconces et aux charmilles d'un vieux jardin français qui s'effeuilleraient dans l'Automne, près d'un château en ruines. Et ce sont elles qui environnent de sympathie la personnalité de M. Jean de Bonnefon.

Physiquement, il y a en lui du hibou et du chat. Et ces deux animaux symboliques traduisent assez bien la double atmosphère, ecclésiastique et judiciaire, qui se dégage de lui. Son ventre affirme l'au-

torité d'un magistrat, mais ses gestes insinuent une suavité cardinalice.

On sent qu'il eût été plus à son aise pour combiner ces tendances diverses en un siècle où l'Eglise possédait des palais somptueux, des pavillons discrètement posés à la lisière des parcs et dans la profondeur des murs de ses archevêchés, de très sûres prisons. Il se fût distingué alors comme un grand prélat de mauvaise réputation et de manières charmantes.

Aujourd'hui, il est plus mélancolique et plus inoffensif. D'impossibles péchés, doublés d'hermine et de soie, doivent parfois hanter son imagination. Et combien doit l'écœurer la médiocrité des tâches, même d'un grand journaliste !

Avec courage, il lutte contre l'esprit de son temps et, partout où il le peut, il rétablit autour de lui le style et le décor.

Il possède au fond des bois une petite maison toute tapissée de vigne vierge, qui

doit être délicieuse. Je crois qu'elle ressemble à celle où le bon Ogre de la légende accueillait les petits enfants.

A Paris, il reçoit en des salons mêlés de galanterie et de solennité qui rappellent le dix-huitième siècle : intérieur d'archevêque un peu frivole, où il y aurait de grands sièges mauves pour asseoir des dignités, mais aussi des miroirs nombreux pour refléter un sourire demeuré mondain et des cheveux qui, sous la tonsure même, voudraient être frisés.

Comme toutes les personnes très polies, M. de Bonnefon est attiré à la fois vers les vieilles dames et vers les jeunes gens. Pieusement, il collectionne des gloires un peu fanées par le temps et qui pourtant sous leur forme féminine sont encore vivantes. Sa société nous reporte à cinquante ou soixante ans en arrière. On y retrouve avec étonnement les veuves attardées, les survivantes Egéries, les filleules des artis-

tes et des écrivains dont le nom s'est recouvert déjà d'une vénérable poussière.

Parfois, au contraire, on rencontre chez lui de très jeunes gens, auxquels appartient peut-être l'Avenir. Là, je crains que sa bienveillance n'égare un peu M. de Bonnefon. Je me souviens d'une soirée où des poètes qui se couronnaient eux-mêmes d'espoir vinrent tous, les uns après les autres, réciter leurs vers. Ils ne nous firent pas partager leur conviction et rien n'approcha du charme, sauf le sourire du maître de la maison.

Pourquoi, autour d'un homme très poli, surtout des vieilles dames et des jeunes gens ? Sans doute, parce que les unes prolongent les illusions d'un passé décent et que la timidité des autres promet, un peu fallacieusement, des disciples.

Et puis, ne sont-ce pas surtout les jeunes esprits qui veulent fasciner ceux auxquels est échu le don de la parole ?

Une de mes Amies a appelé M. de Bonnefon « le dernier de nos conteurs » et il est certain que cet art qui s'en va lui a légué toutes ses subtilités. A une époque où les gens trop pressés se condamnent à ignorer les lenteurs heureuses, les nuances et les seules aristocratiques délicatesses, celles du loisir, il retient la dextérité gracieuse de conduire un récit avec autant de nonchalance que si aucune automobile ne passait à sa porte.

Un jour je trouvai M. de Bonnefon à une table amie où il était convié pour la première fois. Il n'avait devant lui qu'un auditoire de famille, mais peut-être fut-il sensible à la persuasion d'un de ces rares intérieurs qui ne vous murmurent pas, hostiles en leur amabilité hâtive, un irritant « Ave et Vale » mais savent vous envelopper d'une paix accueillante et de l'attrait de rester ; toujours est-il qu'il ne réserva rien de ses prestiges de causeur

et que la nuit s'écoulait doucement, pareille à ces nuits épiques où les flambeaux se consumaient sans lasser l'attention des hôtes groupés autour du diseur errant.

Qu'on me permette de narrer cette soirée avec les formes un peu fabuleuses qu'elle prend dans ma mémoire. Et ainsi j'achèverai peut-être le difficile portrait que j'ai tenté.

C'était en ce temps moins fade que le nôtre où les hommes avaient commerce avec les Esprits, les Faunes et les Fées. Une famille était attablée vers l'heure vespérale et se réjouissait de propos innocents lorsque la porte résonna d'un petit coup frappé, doux et presque musical. Et l'on vit paraître quelqu'un d'assez étrange, inquiétant et sacerdotal, difforme et majestueux. On ne pouvait être fixé sur son état ; on ne savait même pas si la bosse qui se laissait deviner sous son manteau n'était pas plutôt la hotte où le bonhomme

Noël entasse ses jouets et où Croquemitaine dissimule les petits enfants volés. D'aucuns l'eussent accueilli par diplomatie, car ce pouvait être une puissance occulte ou quelque redoutable sorcier ; ce fut par cordialité naturelle que le père de famille l'invita à s'asseoir.

L'étranger commença des récits délicieux. Il dévoilait le mystère des Bois, les romans des Nymphes et des Fées. Il parlait avec onction, mais les histoires qu'il déroulait n'étaient pas toujours très convenables. La défiante mère de famille qui déjà le considérait avec inquiétude, lui jeta un regard tout à fait malveillant lorsqu'il en vint aux aventures de la petite nymphe Virginia qui chercha le bonheur dans les bras d'amants innombrables, mais dont l'imagination complaisante restituait en sa faveur les illusions de la pureté.

Les récits se prolongèrent fort avant

dans la nuit. Le père et les enfants étaient sous le charme de leur hôte. Mais quand il partit, l'austère aïeule se signa du signe sacré et la mère de famille remarqua avec une certaine aigreur qu'une odeur de soufre était demeurée dans l'atmosphère.

1913.

LES DOUCEURS DU DILETTANTISME ECCLÉSIASTIQUE

L'ABBÉ MUGNIER

L'histoire littéraire de l'Avenir sera-t-elle pédante et confuse ? Enumérera-t-elle tous les écrivains qui encombrèrent notre temps ou bien choisira-t-elle avec élégance ? Je souhaiterais qu'elle omît plus d'une injuste gloire pour se souvenir de ceux qui, sans écrire, collaborèrent à l'œuvre littéraire de notre temps, jeunes femmes charmantes qui furent des inspiratrices, lecteurs délicats qui ajoutèrent à certains livres en les préférant. Si les futurs critiques comprennent ce qui

est vraiment de leur domaine, ils revendiqueront entre autres l'originale et piquante figure de l'Abbé Mugnier. Celui-ci n'a rien publié, sauf quelques précieuses notes sur son ami Huysmans. Mais confident de plusieurs de nos plus remarquables écrivains, connu et apprécié par tous les autres, il a joué un rôle subtil dans l'histoire littéraire des trente dernières années. Je voudrais analyser en lui, successivement, le prêtre, le mondain, le lettré, et indiquer à peu près la place que lui assignera sans doute la préférence de nos neveux.

***

Ce qu'il y a de moins frappant en lui, c'est le prêtre. Fixé de bonne heure dans les obligations ecclésiastiques, il s'y est maintenu par une conciliation où n'entraient ni les inquiétudes aiguës du cœur,

ni les débats profonds de l'esprit. Agréablement audacieux dans ses paroles, mais soumis dans ses actes, tour à tour ironique et bénissant, l'Abbé Mugnier répond admirablement à ce besoin très français de critiquer ce qu'on accepte. Il satisfait ainsi la double tradition, frondeuse et orthodoxe, gauloise et ultramontaine. Ses brillants paradoxes sont une sorte d'étonnement et de gourmandise pour certains salons où les jeunes gens polis, les femmes de qualité, se groupent autour de lui avec un frisson de crainte et d'amusement, avec la certitude aussi que bientôt les rassurera l'onction revenue. N'avait-il pas l'air de secouer toutes les colonnes sacrées, de saper les plus vénérables assises ? Voici qu'une ingénieuse pirouette le ramène à l'intérieur du sanctuaire. Et aussitôt les aimables auditrices de reprendre avec délices leur respiration un instant suspendue, comme dans leurs promenades favo-

rites, après certains virages de leur chauffeur qui les avaient émues sans les effrayer tout à fait...

A ceux qui peuvent les goûter, je laisse de tels plaisirs. Cette gymnastique gracieuse autour des plus profonds problèmes me déprime plus qu'elle ne m'intéresse. Je demeure étourdi par ce mélange d'érudition et de frivolité, par cet affinement de formules uni à l'effacement de la pensée. Il me semble que, de son geste prestigieux, l'Abbé Mugnier nous ouvre une fenêtre et que c'est sur un ciel peint.

Son attitude religieuse peut surprendre quelques-uns ; ses talents de causeur doivent être universellement reconnus. La vivacité de son accueil, son urbanité exquise, l'imprévu étincelant et la sûre affabilité de ses manières sont l'un des orne-

ments de notre société appauvrie. Aussi est-il recherché dans les cercles les plus élégants comme dans les plus littéraires. Lié avec Madame Greffulhe autant qu'avec la Comtesse Véra de Talleyrand, il courbe sous son goupillon aimable les sceptres rivaux des diverses reines de la mondanité. Et M. Anatole France recherche une présence que naguères Huysmans laissait pénétrer jusqu'à sa solitude. On rencontre partout l'Abbé Mugnier, mais au lieu de ressembler à un inévitable figurant, il est toujours délassant et nouveau.

La plupart des gens vont dans le Monde par intérêt, par intrigue ou par un morne devoir ; lui, il s'y rend par plaisir. Là est le secret de son charme et de son succès. Viveurs blasés aux lèvres desquels les plaisirs de la vie sont comme de coûteux et monotones cigares, dames dédaigneuses et bien vêtues, si lasses de montrer depuis tant d'années à l'inattention générale, les

mêmes épaules et les mêmes diamants, toutes ces physionomies consumées d'inutilité et d'ennui s'éclairent dès qu'elles voient paraître l'Abbé Mugnier, toujours pimpant, souriant, prêt à se réjouir des êtres et à répandre son esprit sur les réunions. Il ne ressent pas la terne tristesse de la Société : elle l'éblouit et l'amuse. Le beau décor toujours pareil, les feux trop vifs des lustres et l'éclat un peu factice des causeries, tout ce qui a fatigué tant de regards, épuisé tant de mentalités, tout cela est encore neuf à sa vive imagination. Cet homme austère, à cause même de la sévérité de sa vie, trouve une joie naïve et presque collégienne à des divertissements qui accablent leurs officiels dispensateurs. Et parce que dans un tel milieu il ne s'ennuie pas, tous vont à lui.

Plus que le prêtre et que le mondain me séduit le lettré. Je l'estime et je l'aime ; je lui dois des heures passionnantes qui, au fond des âmes lointaines et des contrées ignorées m'évoquèrent les plus ravissants paysages.

L'abbé Mugnier a le don des délicats pèlerinages. Le cyprès de Madame de Beaumont, le peuplier funéraire de Rousseau, la tombe de Shelley toute voilée de plantes sensibles, les mirabelliers chers à Barrès et les pâturages chantés par George Sand, les meubles pompeux de l'évêque de Meaux et l'humble chambre de Schiller, il a tout retrouvé et tout contemplé. Et sa conversation qui sait peindre partage généreusement avec vous les richesses que son intelligent labeur a patiemment accumulées.

Il vous guide parmi les paysages des grands écrivains, mais il peut aussi vous

faire visiter leurs œuvres. Le trait précis où un tour d'esprit se marque, où une sensibilité se laisse deviner, c'est lui qui vous le rappellera ; la page charmante et ignorée, perdue au fond d'un illisible in-folio, c'est lui qui vous la découvrira. De toute notre littérature, il a connu le miel et ses lèvres en demeurent parfumées.

Il est regrettable que des loisirs limités ne lui aient pas permis de parcourir l'Univers comme il a voyagé dans les livres. Du moins il connaît à fond l'Allemagne et l'Italie, pays de prédilection auxquels le ramènent souvent d'illustres invitations et ses amitiés fidèles aux ombres les plus discrètes. Il a erré en Grèce et en Egypte, enrichissant de son émotion les lieux les plus célèbres, ajoutant par ses regards studieux au trésor immobile des souvenirs.

Originalité en tout temps distinguée, mais plus précieuse encore à une époque sans culture où de prétentieux Barbares

offensent par la lecture d' « extraits » les ouvrages qu'ils ne connaîtront jamais et dévisagent sans même descendre de leur automobile les augustes monuments des Siècles. Cet amour sincère des lettres, ce dévouement au Passé, cette piété érudite et artiste envers leurs essentiels chefs-d'œuvre, c'est ce qu'il y a de plus sympathique et de plus rare chez l'Abbé Mugnier ; j'ajouterai : c'est ce qu'il y a en lui de plus religieux.

Aux lieux Elyséens que nous aimons assigner aux plus fervents amis des Muses, j'imagine que la place de l'Abbé Mugnier serait modeste et enviable, parmi ces renommées que le bavardage des bruyantes époques n'a pu effacer. Doudan et le prince de Ligne causent avec lui ; le Che-

valier de Méré et le prudent Monsieur Conrart le prient de s'asseoir en leur honorable compagnie. Mais déjà je devine une curiosité féminine qui le réclame : celle de Madame de Sévigné, qui veut savoir des nouvelles du Monde littéraire et comment elle garde cette gloire à laquelle elle est parvenue presque malgré elle.

Une couronne composée des fleurs les plus fines sera offerte aussi, sans qu'il l'ait demandée, à l'Abbé Mugnier. Il s'est concilié par sa souple séduction les esprits les plus brillants, mais les plus opposés de ce temps ; je ne crois pas que la Postérité échappe à son charme.

1913.

UN CAS DE PSYCHOLOGIE

M. GEORGES GOYAU

Le fanatisme religieux est un des faits qui m'étonnent le plus. Ou bien l'esprit n'est pas parvenu à une certitude sur les réalités de l'au-delà, et alors il ne saurait se passionner à leur sujet. Ou bien, il est fixé, et la conviction qu'il possède ne peut qu'être baignée de clarté, d'amour et de douceur. Les deux hypothèses excluent une attitude mesquine dont ne peuvent s'accommoder ni la mélancolie du Doute, ni la paix lumineuse de la Foi.

Pourtant, le fanatisme religieux existe et je voudrais aujourd'hui en étudier un

exemple dans la personnalité de M. Georges Goyau. En lui se continuent jusqu'à l'exaspération deux tendances sectaires de nos jours souvent opposées : l'esprit universitaire et l'esprit clérical catholique : une aigreur de pédagogue alterne avec des sourires d'ambitieuse obséquiosité. J'ai choisi son cas comme un curieux moyen de montrer à quel point l'esprit clérical s'oppose à l'esprit religieux.

C'est un homme de talent. L'abondance et la sûreté de sa documentation sont admirées universellement et notamment dans les pays étrangers sur lesquels il écrit. La vigueur de sa pensée et je ne sais quelle ardente nervosité réalisent ce miracle de rendre lisibles et parfois même passionnants ses interminables articles.

A vrai dire, il est doué de la redoutable faculté de développer en cinquante pages, diffuses et lourdes, ce qui pourrait être nettement exposé en vingt. Ses phrases, au lieu d'avancer vers un but, piétinent et se divertissent à des jeux qu'il juge aimables. Mais ce procédé de ruminant intellectuel, dégoûtant pour d'autres mentalités, est apprécié dans les milieux honorables et bourgeois où l'on s'abonne aux grandes revues.

Son style est fort pervers. Dur, laborieux, inapaisé, il semble tendu par un fil de fer perpétuel et parfois pénètre en vous la pointe. Hélas ! s'il n'avait que ses aspérités !

Mais il s'essaye souvent à des grâces. Toutes les gentillesses dont Trissotin tentait de séduire le cœur de la sincère Henriette refleurissent et s'étalent. Ses phrases passent devant le lecteur inquiet comme des danseuses de sacristie qui compliqué-

raient une robe honnêtement grise d'un étonnant piquetage de petites roses en papier peint et compromettraient la maigreur vertueuse de leurs jambes par d'audacieuses acrobaties.

Mais oublions ces apparences, qui parfois troublent le sérieux du lecteur, pour n'examiner que sa pensée. Elle est d'une curieuse qualité d'étroitesse, d'une étroitesse, si je puis dire, tournée vers l'extérieur. La plupart des sectaires se plaisent à excommunier tout ce qui n'est pas de leur chapelle. M. Goyau prétend faire entrer dans la sienne les individualités dont l'annexion lui paraît glorieuse. En des articles destinés à confondre les pacifistes et les partisans de l'innocence du capitaine Dreyfus, il imagina de démontrer que Gambetta et Jules Ferry avaient été des combattants du bon combat. Sa pensée sans ailes et sans essor demeure toujours une contrainte, mais qui aime s'appuyer

sur de paradoxales combinaisons plutôt que sur de traditionnels préjugés.

L'Histoire, et dans l'Histoire la suite des faits intellectuels et religieux, voilà la part qu'a élue M. Goyau. Double raison, semblerait-il, d'indépendance et de largeur. Les regards qui ont contemplé les événements humains ne doivent-ils pas s'embellir de sérénité ? Et comment subsisterait-il une complaisance pour les passions médiocres des hommes et les intrigues dérisoires des partis dans une pensée qui s'élève vers la Pensée ?

A méditer l'histoire de leur Eglise, les catholiques éprouvent une tristesse dont leur foi ne se dégage pas sans un effort. N'y a-t-il pas une souffrance pour eux à connaître cette succession de luttes politiques sans cesse mêlées au Drame mystérieux des âmes, toutes ces ambitions greffées sur le paisible développement d'une Idée immortelle, toutes ces haines égarées

dans le domaine de l'Amour ? Pour échapper à ces contradictions, la pensée des croyants a besoin de se détacher de tout ce qui est extérieur et humain dans le passé de l'Eglise et de ne contempler que le divin secret de sa vie intérieure. Ainsi accepté, le Passé console du Présent, et tout ce qu'il y eut de regrettable et de peu chrétien dans les gestes historiques des princes de l'Eglise et des Papes nous préserve de l'erreur de nous passionner pour ou contre leur politique actuelle. La Foi ne s'adresse-t-elle pas avec simplicité aux réalités sublimes dont le prêtre est seulement l'intermédiaire ?

Cette leçon offerte à tout historien, M. Goyau n'en soupçonne même pas le bénéfice. Ces intrigues humaines qui nous semblent mesquines et désolantes, il s'y jette avec passion ; l'attrait des conciliabules de sacristie lui fait oublier l'autel et son mystère admirable. Il ne peut ad-

mettre cette vérité prouvée par l'expérience, que sur le terrain des compétitions politiques, tous les partis se valent. Il se permet de rabaisser à une pareille mesure les proportions infinies du problème religieux et il le fausse nettement en le mêlant de contingences humaines. Dès que l'obsession ultramontaine l'envahit, il n'ose plus examiner les faits sans parti-pris et toute sa dignité d'historien fléchit devant ses préoccupations de polémiste et ses complaisances de politicien.

Singulier apologiste et dont l'œuvre ne prouve qu'une chose, c'est qu'un esprit aveuglé par des intérêts de parti n'est plus capable d'aimer la Vérité pour elle-même et de la rechercher avec ingénuité.

L'exemple de M. Goyau est triste et réconfortant à la fois, car s'il est pénible de

voir un esprit sérieux et sincère glisser par une transition insensible à la frivolité et à la partialité, la protestation qui s'élève en notre esprit affirme la force de nos convictions.

De toute notre loyauté envers elles, repoussons ces faux défenseurs qui confondent la main divine avec ses serviteurs parfois indignes. Gardons le contact avec toutes les âmes qui comme nous cherchent de bonne foi la Vérité. N'y aurait-il pas quelques voiles de déchirés autour d'elle le jour où un plus grand nombre d'esprits auraient rejeté ces préoccupations de milieux et ces passions de partis dont on obscurcit parfois une question posée uniquement à la sérénité de notre pensée ?

1912.

III

PORTRAITS FANTASTIQUES

LE CHEVALIER DU CAUCHEMAR

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

RENÉ.
MANUEL.

RENÉ

Je cherche pour vous sans me lasser les dernières merveilles. Connaissez-vous le Chevalier du Cauchemar qui nous est arrivé naguères de Bruxelles ?

MANUEL

Le Chevalier du Cauchemar ! Je ne vous comprends pas.

RENÉ

Cet être étrange qui se dit peintre et qui

est alchimiste ou sorcier, qui monte des royaumes inférieurs ou qui s'échappe des tavernes du Moyen-âge.

MANUEL

Je n'y entends rien, mais puisque vous parlez par rébus, est-il jeune ou vieux ?

RENÉ

Impossible de le dire. Il a une sénilité d'adolescent, une ironie de vieillard, des audaces de gamin. Son aspect physique ne renseigne pas, ni cette grâce décadente dont s'accompagne par moments la bizarrerie de ses gestes et de ses propos.

MANUEL

A quel milieu social appartient-il ?

RENÉ

A l'aristocratie des truands. Il porte sur soi la haine de la propreté et l'amour des belles manières.

MANUEL

Où a-t-il vécu jusqu'ici ?

RENÉ

Beaucoup sur les grands chemins, à Florence quelques années, sur les boulevards extérieurs, à Montmartre, à Bruxelles où il habite, dit-on, une maison sans portes et sans fenêtres, à Bruges où il fréquentait une société maudite.

MANUEL

Il me paraît choisir singulièrement ses villégiatures.

RENÉ

Il en a eu de toutes sortes, des ateliers tendus de damas rouge, chauds et somptueux comme les intérieurs des vieux florentins, des mansardes imprévues, exilées sous des toits quelque peu sataniques et même une demeure bien redoutable, de la

famille de celles que le bon Verlaine appelait « les meilleurs des châteaux ».

MANUEL

Vous me faites frémir. A-t-il commis quelque crime ?

RENÉ

Il le voudrait bien, car il est le dernier des romantiques, mais au fond c'est un homme très rassurant. Seulement, une fois dans sa vie, il a été victime d'une effroyable méprise dont il semble plutôt s'être amusé.

MANUEL

Que lui est-il advenu ?

RENÉ

Une chose terrible et malheureusement de nos jours trop fréquente. Sur d'injustes dénonciations, on l'a interné dans une maison d'aliénés. Mais la légende qui res-

semble à une telle vie mieux que les récits exacts, affirme qu'il avait été lui-même, dans un but romanesque, l'artisan de son malheur.

MANUEL

Comment s'en tira-t-il ?

RENÉ

D'une façon digne de lui, par une fuite très fantastique, seul, à pied, déguisant son nom et peignant pour vivre des portraits à la terrasse des cafés. On ajoute qu'il les signait du nom d'un peintre connu dont il pensait avoir à se plaindre.

MANUEL

Quels ont été ses amis ?

RENÉ

Les hommes les plus charmants ou les plus effrayants de ce temps, Oscar Wilde qui appréciait infiniment l'originalité de son esprit, Léon Bloy avec lequel il vécut

quelques années, intimité pathétique, ménage de cauchemar, pot-au-feu diabolique qui ne devait pas manquer de saveur. J'imagine aussi que l'ombre de Barbey d'Aurevilly lui témoigna de la sympathie.

MANUEL

Je le suppose célibataire.

RENÉ

Point du tout. Rien ne lui manque pour être respectable. Il est marié et père de famille. On dit que sa femme est charmante et que ses filles, très jeunes, montrent des dispositions remarquables, l'une pour la sculpture et l'autre pour le dessin.

MANUEL

Et sa peinture à lui ?

RENÉ

Nous en parlerons un autre jour. Elle est intéressante, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant en lui. A vingt ans, il peignit une sorte de chef-d'œuvre, le

Christ aux outrages. Peut-être cette réussite si complète fut-elle de sa part une mauvaise farce. Avec lui on ne sait jamais. Il est si *mischievous !*

En tous cas, c'est dans la vie qu'il se montre tout à fait artiste. Il est un de ces rares êtres qui créent une atmosphère autour d'eux.

Quand il entre dans un salon, on ne sait jamais si c'est par la fenêtre ou par la cheminée. On sent qu'il a dû être convié à d'inimaginables danses, qu'il entend le langage des chèvres et qu'il a peut-être été présenté au fond des bois à de bien étranges compagnons.

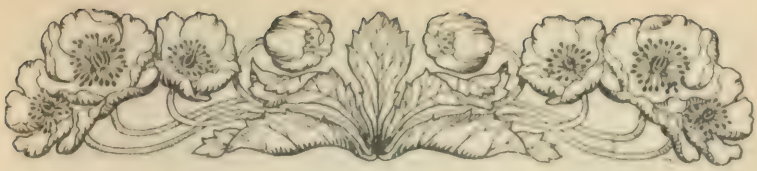
MANUEL

Dites-moi son nom, car vous me donnez grande envie de le connaître.

RENÉ

Il s'appelle Henry de Groux.

1913.



M. DE MONTESQUIOU
OU
L'UNE DES DERNIÈRES MERVEILLES

Il me plairait de composer sur M. de Montesquiou quelques pages où je ne l'étudierais que de profil et n'exprimerais de lui que ce qui peut se murmurer, à propos d'un poète, d'agréable et de parfumé. Mais je me suis levé ce matin en veine de sincérité et je vais dire tout ce que je pense de lui, en mal et en bien.

M. de Montesquiou est un ensemble. Ils sont fort à plaindre ceux qui ne connaissent que ses écrits. Le Temps en dispersera vite l'éclat. Mais sont assurés de survivre

avec les choses précieuses de notre époque certaines de ses impertinences qui fanèrent le sourire de jolies bouches ou stupéfièrent le cerveau obtus de mondaines arrogantes, certains de ses gestes, prémédités et charmants comme des fleurs teintes.

Il n'est pas seulement prosateur et poète, mais maître en tous les arts subtils qui se perdent, l'art de causer, l'art de recevoir, celui de vivre avec grâce et d'ajouter, en se mouvant, aux bonheurs et aux cadences de l'Univers. Je l'admire beaucoup, comme tous ceux qui sont parfaits en quelque chose ; et on peut dire qu'il a de la frivolité non seulement les nuances et l'exquisité, mais presque le génie.

Sur son œuvre, je m'expliquerai rapidement. Elle n'est pas ce qui me frappe le plus en lui. Tout un volume de lui est d'une lecture difficile, mais pris à l'heure favorable, partagés avec un ami dont la voix les accentue, ses essais et ses vers peu-

vent concourir avec les fleurs aimablement disposées dans les vases, les tasses précieuses semées sur la gaîté de la nappe blanche, la fenêtre encadrant d'un ovale heureux les tons pâlissants du crépuscule, à créer une de ces atmosphères de bien-être fragile qui peut-être un jour s'embaumeront dans notre mémoire d'avoir été mêlées au reflet d'un sourire aimé. Proses et poèmes sont très inachevés avec de mirifiques extravagances et de singulières maladresses ; pourtant ils ont un pouvoir qui échappe à des œuvres supérieures, celui de suggérer, et, dans ces moments où l'imagination sent croître ses ailes, de lui être de légers et agiles prétextes.

Je leur sais gré aussi d'évoquer dans le jardin trop symétrique des lettres françaises les floraisons un peu folles d'une saison que je regrette et où le dur râteau de Malherbe n'avait pas encore passé. Car M. de Montesquiou est contemporain et

compagnon de ces séduisants mousquetaires dont il possède le château, de ces poètes empanachés qui eurent une prolixité pailletée de diamants et une sorte d'adorable mauvais goût. Et notre époque qu'a conquise si impétueusement le prestige de Cyrano doit une admiration attendrie à un égaré que l'homme au long nez reconnaîtrait avec soulagement, s'il avait le déplaisir d'errer parmi la foule un peu terne d'aujourd'hui.

Chez M. de Montesquiou, il faut aimer le critique qui s'élève jusqu'au rôle de justicier comme le jour où, à la joie de tous les lettrés, il osa fustiger Madame la Duchesse de Rohan. Le monde parisien se montra fort injuste à ce propos et voulut sans raison l'accabler sous le poids des vertus et des bontés de cette dame que chacun estime et honore en sa vie privée. En quoi les dites vertus servaient-elles d'excuses à un délit poétique ? Soyons reconnaissants

à M. de Montesquiou d'avoir montré une si grande indépendance en un temps où le prestige d'un salon trouble habituellement les balances littéraires, où l'on voit des vieillards sans pudeur conférencier sur l'ineptie des « Landes Fleuries » et les directeurs des plus illustres revues sanctionner cette prosodie nouvelle qui dompte de façon imprévue les douze syllabes du vers et abrège le nom récalcitrant d'une danseuse pour l'imposer à un hémistiche déconcerté.

Il était jusque-là un ami de « la bonne Duchesse », et cet incident n'est qu'un exemple de la liberté d'esprit qu'il apporte en toutes ses relations. Il la pousse jusqu'à un excès qui est assez curieux, le goût de la brouille. De cette particularité, il n'y aurait qu'à le louer s'il demeurait toujours fidèle à son élégant programme de se brouiller avec ses connaissances non pour des griefs personnels, mais pour leurs torts vis-à-vis

d'elles-mêmes : transposition de la méthode apostolique qui « châtie bien parce qu'elle aime bien. » Malheureusement, dans la pratique il lui arrive de dévier vers des raisons beaucoup plus égoïstes, et comme sa documentation n'est pas très sûre et s'enrichit parfois de rapports fallacieux, d'aggraver sa faute en punissant des innocents. Du moins convient-il d'apprécier cette fantaisie sans cesse en éveil qui redoute avant tout la monotonie, cette coquetterie sentimentale qui craint de voir une amitié perdre sa finesse au grossier contact de l'habitude et préfère arracher la fleur plutôt que de la laisser se dessécher.

Artiste véritable, il est préoccupé jusqu'à l'inquiétude d'envelopper sa vie d'harmonie au lieu de la diviser en deux parts, comme tant d'autres, et de se reposer du public mensonge d'art par les trivialités de l'intimité. Son existence est tout entière baignée de recherches esthétiques. Les ro-

ses de son jardin ne fleurissent pas vainement devant ses regards et son sommeil continue de broder les étoffes délicieuses sur lesquelles il s'endort. Ses poèmes sont moins beaux que ses demeures et ses vêtements. Ses créations et ses contes vécus sont d'une si merveilleuse richesse que parfois les romanciers, ces laborieux confectionneurs de rêves, lui empruntent un de ses décors et de leur tâche ainsi simplifiée se composent un succès.

Ce ne sont pas seulement les amis près desquels il vit qui s'enchantent du luxe de son imagination. Parfois il veut en réjouir tous ceux qu'il consent à connaître. Alors, pavillon des Muses ou maison de marbre rose, ses palais mystérieux ouvrent leurs portes. Dans ce Paris au passé charmant, maintenant soumis aux brutales somptuosités d'Amérique et de Judée, il est le dernier grand seigneur qui sache offrir une fête à une assemblée choisie. Quand elles

font publier à son de trompe leur intention de recevoir, les pauvres ambitieuses du Monde ne peuvent songer ni à se composer un plaisir ni à le préparer à d'autres. Sur l'arène où elles vivent, il s'agit pour elles de vaincre leurs concurrentes par le nombre et la qualité de leurs hôtes. Et les voilà tourmentées par l'effort de réunir dans le faux dix-huitième siècle de leurs intérieurs le plus de seigneuries possibles, authentiques ou non. A l'inconvenance de ces « politesses », comme on les appelle, M. de Montesquiou oppose la délicatesse avec laquelle il groupe ses invités, les attentions et les surprises qu'il leur ménage. Milieu unique, au lieu de la triste monotonie des réunions mondaines où les six cents conviés semblent fournis par la même maison que les petits fours et les chaises dorées. Ici vous voyez se mêler en un piquant contraste des sociétés très diverses : quelques femmes de l'aristocra-

tie, heureuses épargnées, survivantes du désastre des relations mondaines du maître de maison, qui étoufferaient la fête si elles étaient trop nombreuses, mais qui, rares comme les guerriers de Josué, mettent en elle un charme d'exil et une langueur de regret, et en face de ces royautés éteintes, les détenteurs des forces actuelles, des hommes d'affaires, des journalistes ; tous les passants et toutes les passantes de la Gloire, évoqués avec un soin minutieux, les aéronautes rapprochés des poètes et les brillantes actrices de très douces vieilles dames qui gardent en leurs voiles de deuil le souvenir d'un illustre disparu ou d'une grâce jadis inspiratrice.

En notre époque déséquilibrée, qui court avec une sorte de fièvre vers les révolutions futures et la laideur des socialismes, M. de Montesquiou aura été le maître des cérémonies qui ordonna les dernières fêtes et régla le suprême ballet. Et l'Avenir indul-

gent qui ne retiendra de lui que ses poses les plus exquises, le verra affable et toujours jeune de sa grâce, appuyé sur la canne ciselée où se fixe la chimère des crépuscules, respirant avec sa nonchalante étrangeté la fleur sans parfum, la fleur artificielle et charmante qui fut son amie et qui s'irisera des nuances de son souvenir.

1913.

LA REINE DES CHAUVES-SOURIS MAUVES
ET DES
DOUX PETITS CRAPAUDS CHANTEURS

J'ai longtemps désiré parler d'elle, de cette sœur de Kundry et de Loreley que notre âge sceptique a pourtant saluée. Et j'hésitais, craignant de ne pas trouver des mots assez curieux, des images assez vaporeuses, des épithètes assez inviolées pour peindre ce charme étrange, pour suggérer cette silhouette inattendue. Mais en la mettant sous la protection des touchants démens du Crépuscule il me semble créer à la Baronne Deslandes, une atmosphère qui la rende vraisemblable et lui assurer un

cortège dont les subtils caprices sauront l'intéresser si mon étude l'ennuie. N'a-t-elle pas fraternellement appris durant les longs soirs hantés les secrets du vol des chauves-souris et si une sympathie la penche vers les pauvres crapauds négligés, n'est-ce pas parce qu'elle discerne en eux de petites âmes douloureuses et le destin des rois métamorphosés ?

*

Quelque fatalité analogue pèse sur ce front charmant. Ses amis se plaisent à deviner en elle la Fée punie. Son prestige le plus captivant semble fait d'un exil et son indéfinissable regard que n'a visité aucune souffrance humaine porte le sceau d'une peine antérieure à la vie.

Belle ? Peut-être. Mais mieux que belle, ornée par la nature avec un soin curieux,

parée de mains exquises et d'une chevelure où s'attarde la rouge pâleur des soleils d'automne, toute chargée de signes mystérieux qui inspirent les artistes et font rêver les poètes.

Son existence n'est pas moins accentuée que ses traits. A l'ombre de ce front d'archange maudit, dans cette ambiance monstrueuse et délicate des aventures se respirent, pareilles à celles que la fantaisie d'un Lalique dessinerait sur le pur cristal ou que rêverait quelque doux romantique revenu et qui se fût modernisé en causant avec Aubrey Beardsley. Vivante parmi nous et très jeune toujours, elle est déjà si ceinte de légendes qu'elle apparaît toute ténébreuse aux uns, aux autres radieuse et délicieusement attachante.

Ainsi reluit son double vitrail, celui que d'injustes préventions aperçoivent au-dessus de l'horrible autel où se célèbrent les mauvais offices, celui que des admirations

amies aimeraient poser en quelque temple préraphaélite.

Ange méconnu ou détestable magicienne, la question est ardemment controversée. Pourquoi à l'imagination des uns sa présence avive-t-elle d'inénarrables orgies, toutes couronnées de pâles roses et d'inédites orchidées, tandis que d'autres ne la peuvent mêler qu'aux innocentes féeries de l'heure grise, à ces instants envahis de charmes où les fleurs s'animent sur leurs tiges et où les oiseaux parlent au fond des bois ?

Un peu de compréhension suffit pour repousser les calomnies dont fut enveloppée cette vie aimablement fantasque. Si jamais une indulgence exagérée ou une bonté trop miséricordieuse pencha notre fragile héroïne vers les lèvres en fleur d'un jeune amant, ce ne put être qu'un chèvre-pied ou un elfe insaisissable. Et sa faute que ne connurent que les forêts pro-

fondes et que ne propagèrent que les murmures indiscrets des ruisseaux demeure voilée aux regards humains.

Ici, il me paraît nécessaire d'interrompre l'analyse et de conter ce que j'imagine avoir été le pire méfait de sa vie.

C'était pendant un de ces séjours d'été où elle cherche la société des monts et des arbres et loin des humains s'abandonne à de simples plaisirs. Par un crépuscule plus long et plus splendide que de coutume elle se recueillait, et son esprit approchait du Merveilleux répandu sur la Nature.

Elle ne s'étonna donc pas outre mesure lorsque d'un vieux tronc coupé elle vit sortir un nain qui la salua fort galamment et l'apostropha en ces termes : « Toi la plus belle et la plus séduisante, que de soirs j'ai passés à t'épier dans la lumière de la lune ! Et maintenant, voici que

BIBLIOTHECA

mes sœurs de la forêt m'envoient en ambassade vers toi pour te convier à la fête qu'elles donneront cette nuit. »

Sans doute, les convenances dûment observées ne permettent pas d'accepter une invitation aussi brusque, ni surtout de s'aventurer de nuit en compagnie d'un homme, ne fût-ce qu'un nain. Mais Madame Deslandes n'eût pas été la généreuse imprudente que nous aimons, si le romanesque d'un tel projet l'eût laissée insensible. Ajoutons que sa vue très basse l'empêcha de remarquer que le petit messager avait, en guise de sabots, des escarpins et sur son bonnet une plume de coq.

La voici donc qui court à travers la forêt. Comme sa démarche est douce et sylphide ! Ses pieds charmants froissent à peine la mousse et les fleurs se réveillent pour la regarder passer. Elle s'en va vers le rendez-vous étrange, jeune et délivrée,

si joyeuse d'un appel qui n'est pas la banale courtoisie des Salons. Le clair de lune surprend sur son visage, jalousie des rayons argentés, un sourire... Son compagnon, plein de prévenances, lui conseille parfois de se reposer et lui dédie des breuvages qu'il compose avec les perles de la rosée mêlées au suc des fleurs. Que cette funeste histoire devienne un avertissement ! La téméraire se laisse tenter et un charme profond la pénètre.

Elle s'arrête enfin à une lande que hantent d'invisibles musiques. Le clair de lune s'est éteint. Les feux follets, capricieux serviteurs de la fête, glissent et dansent et jettent parfois des lueurs captieuses sur l'accueillante assemblée. Des murmures d'admiration saluent l'arrivée de celle qu'amène le nain et parviennent confusément à son oreille. Elle se sent bien disposée envers ses obscures hôtesses : pour l'égarer, les liqueurs perfides agis-

sent moins que cette bienveillance d'imagination que nous avons tous connue.

« Mes sœurs, dit-elle, quel divertissement exquis vous m'avez préparé ! Combien longtemps, dans les solitudes humaines, je vous ai attendues ! Votre société désormais me sera la seule supportable. » Un rire trop triomphant fait écho, mais qu'elle prend pour l'assentiment d'une féerique joie.

Au nom de toutes, le nain lui déclare que pour ouvrir le bal on l'avait attendue. Elle s'incline délicieusement, vraiment souveraine de la forêt par tant de flexibilité, de candeur et de fantaisie. Alors, légère comme un oiseau, fluide comme une musique, elle commença de danser.

Peu à peu l'ivresse du rythme s'emparait d'elle. Jamais fille de Dionysos ne dansa avec plus d'empressement aimable et d'ardeur exaltée que Madame Deslandes cette nuit-là. Toute la nuit elle valsa et les

lueurs de l'aube la surprirent tourbillonnante encore, presque dévêtue et gracieusement échevelée.

Hélas ! ce même éclaircissement lui montra ses compagnes. Si affreuse fut la révélation qu'elle pensa s'évanouir. Sur un balai brisé elle trébucha. Mais son courage se redressa et promptement une honte désespérée la rejeta aux ténèbres de la forêt.

Comment retrouva-t-elle sa route ? Les animaux, ses amis, protégèrent ce retour lamentable. A peine si en l'apercevant quelques écureuils gambadèrent irrévérencieusement. Mais une petite biche très bonne la regarda longuement de ses yeux compatissants, et voyant qu'elle était sans parure et sans pierreries, les coccinelles se posèrent sur les voiles diaphanes dont elle était drapée.

***

Quelque équivoque que puisse sembler cette aventure, il ne faut pas la regretter, car Madame Deslandes en revint innocente mais mieux orientée vers ce fantastique dont ses œuvres nous offrent l'interprétation et le reflet ravissant.

Elle a écrit rarement, aux heures où la tourmentait l'appel des Muses, ces compagnes païennes des Fées. Les sœurs qu'elle s'est données, Ilse et Cyrène ont trouvé parmi nous une place privilégiée que l'admiration de nos neveux leur gardera.

Ilse est née à Bamberg, dans un jardin de tournesols. L'eau qui coule devant sa porte l'a bercée de rêves. A la cathédrale elle a achevé de s'illuminer. C'est une petite âme toute transparente. Cristal trop pur et que le moindre souffle du Réel a vite fait de briser. Nous pleurons son destin bref et charmant et nous enterrons la pe-

tite morte aux plus pieuses contrées du Souvenir.

Cyrène nous est plus proche. Elle a connu les mêmes gens que nous, et fréquenté les mêmes salons. De quel art vraiment aristocratique Madame Deslandes nous peint le monde, en femme qui l'a ironiquement traversé et non comme l'un de ces honnêtes commis de lettres, si respectueux envers la Société que même pour la décrire ils n'ôtent pas leurs gants blancs.

Ce que nous envions à Cyrène, ce sont ses jardins. Son enfance en a connu d'adorables, qui se laissent voir et respirer, où les odeurs infinies suspendent dans l'atmosphère le poème des roses. Et plus tard, à l'heure rapide et décevante de l'Amour, elle se promène en un parc inimitable, tout coupé d'eaux vives et tout visité de papillons. Pourtant les fleurs qu'elle porte à ses lèvres ne nous empêchent pas d'apercevoir le bien-aimé et d'être par lui fasci-

nés : il est si loin du soupirant banal de tant de romans, figure irritante et curieuse négligemment jetée par le crayon le plus subtil.

Pour le plaisir plus intime de ses amis, l'auteur d'*Ilse* a aussi dessiné sur un album des scènes exquises : contes de la Forêt, aventures d'une pâquerette et d'un écureuil, capricieuses inventions d'une élève de Walter Crane, qui aurait pris aussi les leçons des Fées. Des enfants s'enchanteraient ici, mais des maîtres regardent avec une surprise émerveillée.

Artiste, elle ne l'est pas seulement lorsque la plume ou le crayon passent entre ses doigts légers, mais lorsqu'elle s'avance sur le tapis ou plutôt sur le gazon de neige de ses appartements, lorsqu'elle choisit pour s'habiller une toilette dans le trousseau que semble lui avoir légué Peau d'Ane, lorsqu'elle se déshabille et redevient plus semblable à elle-même par l'un

de ces simples peignoirs que sa fantaisie rehausse d'ailes brillantes et décore de pierreries.

Ses amis chérissent son intérieur, son « Fairyland » qu'il faudrait voir et non évoquer. Avec quelle affectueuse reconnaissance ils se souviennent de ces dîners qu'elle leur offrit parfois et dont elle sut faire des fêtes délicates, soustraites à notre temps et comme reculées jusqu'à l'époque préraphaélite. Servis dans son cabinet de toilette — car sa logique un peu personnelle prétend que les robes sont plus heureuses dans la salle à manger — ils s'assaisonnaient d'un léger soupçon d'orgie, si injuste et qui pourtant lui convient si bien. Ailleurs ce sont les tableaux, les fleurs, les objets familiers et merveilleux que mes paroles se défendent de profaner ; ici seulement un peu de porcelaine ou d'irréelle verrerie, quelques violet-

tes répandues et déjà vous pénètre une présence, un parfum.

D'autres soirs, ses amis l'attendent anxieusement. Elle n'apparaît qu'à la nuit, comme ces fleurs jalouses qui tout le long du jour réservent leur âme et leur corolle. Et déjà avant qu'elle ne soit entrée, les regards s'éblouissent car ses toilettes ne sont jamais un rite ou une mode, mais une création neuve, hardie, étincelante et que la grâce de son amitié semble prédestiner tout spécialement à un ami.

***

Chaque âge a ses héroïnes. Tel printemps enseveli d'un sommeil déjà séculaire se ranime au nom de Ninon, de Cassandre ou de Juliette. Notre époque aimera se mirer, comme en une image choisie, au souvenir de Madame Deslandes. Ne semble-t-elle pas avoir été inventée à la

même heure que certaines orchidées nouvelles et que la perversité bleue des hortensias ? N'a-t-elle pas fleuri du temps que Huysmans écrivait *A Rebours*, Oscar Wilde *la Maison des Grenades*, du temps qu'œuvraient, l'un assisté des Fées et l'autre béni par de sombres esprits, Burne-Jones et Aubrey Beardsley ? Nous trouvons autour d'elle l'arome et le charme de tous les jeunes inspirés, de tous les écrivains fameux, de tous les brillants artistes qui l'ont admirée ou célébrée, tissant étroitement sa légende avec leur gloire. Mais avait-elle besoin d'autre chose que de sa propre grâce pour attirer et enchaîner la Postérité ?

1914.

IV

PORTRAITS LITTÉRAIRES

RONDES AUTOUR DE M. GIDE

PREMIÈRES IRRÉVÉRENCES

On ne peut parler de lui sans une certaine indécence. Il est l'un de nos deux plus grands écrivains et pourtant on trouve en lui je ne sais quoi d'inattendu, de risqué, d'incongru qui invite à l'irrespect autant qu'à l'admiration. Il ne vise pas seulement à nous charmer, il veut surtout nous donner d'étranges plaisirs.

Je me le figure perpétuellement sur un trapèze où la souplesse de ses tours nous épouvante et nous fascine. Le voici qui se livre à de savants exercices mystiques. Il

nous montre l'âme d'Alissa et je ne sais quelle ardeur glacée nous emporte avec lui sur les plus admirables sommets. Mais soudain il se retourne et son geste déshonnête révèle ce que des règles séculaires nous accoutumaient à céler.

Un parfum de sacristie flotte autour de lui. Je le conçois aussi dans une cathédrale, un peu avant l'office, à l'heure où il allume les cierges et où, déjà rassemblés, les assistants les plus zélés suivent avec attendrissement ses démarches hypocritement recueillies. Brusquement, il fond sur les burettes qu'il venait de remplir, et la mine extasiée de peur et de malicieux triomphe, il en avale le contenu.

Ce ne serait prudent de lui confier ni une vieille dame, ni un enfant. Il goûte une extravagante joie à déconcerter la nature autant qu'à froisser les conventions les plus vénérables. On peut prétendre avec justice que de l'hystérie il est le poète et

le philosophe. La littérature ne lui est pas simplement un art dont il épuise la perfection, mais aussi un vice dont il nous communique les complexités et les frémissements.

Tel qu'il se présente, nous devons reconnaître en lui un artiste supérieur et vers lequel se pressent toujours davantage les jeunes gens sans parti pris, toute l'Elite dédaigneuse des gloires officiellement consacrées. Cependant, nous ne saurions nous délivrer d'un regret. Certaines pages ou certaines phrases nous obsèdent, cueillies jusque dans les plus cyniques écrits où se trahit soudain, par d'incomparables élans, un très grand poète. Concision pascalienne, audace de la pensée, splendeur embaumée de l'image, moments qui évoquent en nous d'augustes souvenirs et nous laissent rapprocher André Gide des plus beaux enchanteurs de l'Esprit.

Puisqu'il a pu nous offrir de pareilles

émotions, ne le rêvons-nous pas toujours à cette hauteur et l'un des plus grands ? Ne reprenons-nous pas pour lui les nobles espérances qu'il semble avoir eu soin d'offenser ? Ah ! ces regrets qu'il nous suggère et dont l'intensité lui crée une place singulière, aux lieux ineffables, entre Jean-Jacques Rousseau et Shakespeare ! Mais je revois ce regard avivé de gourmandise et de ruse, et je me dis que c'est peut-être volontairement qu'il nous a dérobé ses plus brillants trésors. Pour une nature comme la sienne, décevoir doit être une des plus fortes voluptés.

1914.

DANSONS LA GIGUE

A propos des Caves du Vatican

Le tout était de n'y pas tomber. Malgré sa légèreté, sa souplesse, son adresse vertigineuse, le pied a glissé à M. André Gide. Au-dessus de cette chute illustre, les rats sur lesquels il venait d'exercer les cruautés de son imagination, ont frénétiquement dansé. Et par des ébats insolents, ils ont proclamé la vengeance de leurs yeux crevés.

Mais avec ce petit-fils de Méphistophélès, rien n'est définitivement perdu. Nous l'avions cru noyé ou exorcisé après qu'il se fut engagé dans le labyrinthe insipide

des aventures de M. Fleurissoire. Mais ayant soudain retrouvé le jeune homme par lequel il s'était laissé séduire, et qui jette sur tout son récit une inquiétante auréole, il est redevenu délicieux.

Ce livre incite à l'irrespect et achève de ranger M. Gide dans la catégorie de ces hommes mûrs, dont les honnêtes gens se détournent mais avec qui les jeunes gens aiment à plaisanter. Parmi ses admirateurs bourgeois qui évitaient jusqu'ici de confondre leurs sentiments avec une débauche secrète et prétendaient ne pas manquer aux bonnes mœurs, ce sera un désespoir. Il ne leur restera qu'à s'enfuir en se voilant le visage et en se bouchant les oreilles. Mais malgré tout, quelque chose d'irréparable hantera leur souvenir.

Et la personne la plus considérée d'entre celles qu'on espérait amener à M. Gide, l'Académie Française qui, bien qu'un peu sourde avait fini par entendre parler de

lui de loin fera signe qu'elle ne peut plus se laisser présenter un homme aussi scandaleux.

Mais s'il a perdu l'audience des milieux décents, M. Gide délogera de plus en plus les fantômes de Renan et d'Anatole France dans la situation officielle de pervertisseur de la jeunesse. Un jeune homme de mœurs douces avec qui je m'entretenais récemment des tendances de la nouvelle génération, après m'avoir signalé l'influence moralisatrice de Barrès ajoutait : « Ceux qui lisent Gide, ce sont ceux qui font la fête. »

Un jugement aussi brutal me froisse autant qu'il m'intéresse. Reconnaissons pourtant que les diverses éthiques n'ont pas d'adversaire plus lucide que l'auteur d'*Isabelle*. Renan mêlait à ses audaces un reste de bénignité ecclésiastique et caressait les fronts qu'il eût risqué de trop troubler. Dans la guerre aux préjugés, M. Anatole France a longtemps épargné ceux qu'il est

vraiment imprudent d'attaquer, tels que le patriotisme. Et ses négations, toujours mêlées d'opportunisme, l'ont paisiblement installé à la présidence de la littérature, comme une sorte de Loubet cultivé.

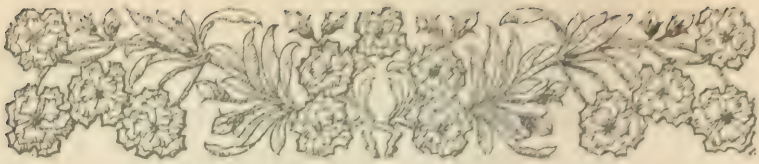
Tout autre est M. Gide. Il a donné rendez-vous à la Morale publique dans un hôtel borgne et il l'a étranglée.

On ne peut plus discuter le décès, mais seulement le constater. Et il est facile de comprendre que la jeunesse, avide surtout de franchise et d'excès, ait préféré aux onctueux pontifes de la Libre-Pensée un auteur dangereux.

Sa dernière œuvre n'ajoute d'ailleurs rien à la philosophie des précédentes. Sous des vêtements un peu lourds, mais qui soudain se relèvent brillamment, elle n'est que l'une des formes multiples qu'il aura prêtées à sa constante idole, à son unique amante. Aujourd'hui comme naguères, les descriptions qui forcent non seulement

à voir mais à toucher, les phrases inédites et adorables ne laissent transparaître que la ferveur du Néant. M. Gide aura été celui qui, sans rêver les autels futurs, ni désirer les flammes nouvelles, d'un cœur usé et avec un sourire de vieille courtisane qui sur tant de couches ingénieusement ornées n'étreignit jamais que sa propre déception, aura salué un crépuscule et scandé dans leur fuite le pas des derniers Dieux.

1914.



Palinodie

Quand je tire sa mèche unique à l'abbé Mugnier, que je frise la moustache de chat de M. de Bonnefon ou que j'asseois sur mes genoux M. Cocteau pour essuyer d'un mouchoir sévère son visage peinturluré, je me comprends encore. Equivoques et charmants, ces êtres-là méritent un juste dosage de blâme et de complaisance. Mais que penserai-je de moi-même pour avoir mêlé les citrouilles aux renoncules dans le but d'honorer le front chéri d'André Gide?

Une honte éternelle m'accablerait si pour me consoler je n'écoutais une énigme semblable s'éclairer sous les paroles de

Catulle absolvant Lesbie : « Pourquoi je sais qu'elle m'adore ? Parce qu'elle dit du mal de moi toujours. » Il y a une heure où les jeunes chats mordent amoureusement le sein qui les allaite. Il y en eut une où Barrès presque encore adolescent osa s'en prendre à Renan et le chatouiller de quelques anecdotes qui désolèrent à jamais les honnêtes gens. Et n'avons-nous pas tous aujourd'hui, vis-à-vis de l'Oncle Gide, la même tendresse et les mêmes envies ?

D'ailleurs, de tout cela il faut accuser un trop beau jour doré. C'était Midi. Je m'étais longtemps prêté à la danse des papillons, au chant des cigales, aux concerts de l'oiseau moqueur. Les filles bleues de l'Air, les nymphes folâtres et fluides étaient répandues autour de moi sur la prairie dans une mollesse malicieuse. Pour ranimer notre ronde, nous avions besoin d'y enclore un prisonnier. Au-dessus de la haie, ce fut l'Oncle Gide

qui montra sa tête onctueuse et gourmande. D'un cri unanime, nous nous ruâmes sur lui. Nous le couvrîmes à qui mieux mieux de nos caresses ambiguës et de nos égratignements subtils. Sous la piquante nuée, que ressentait-il ? Pouvait-il identifier tel petit doigt, préférer telle dent, distinguer quelque chose dans le buisson des ongles, rose et parfumé ? De précises mauvaises intentions bourdonnaient autour de lui : un secret à lui arracher, un mauvais conseil à lui demander, son oreille gauche à taquiner judicieusement.

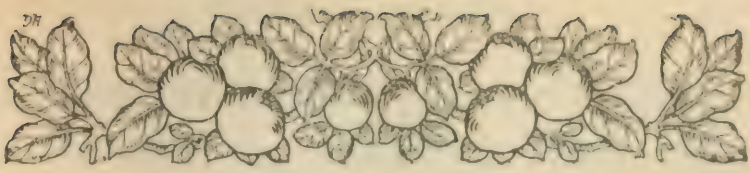
Et puis le soir est venu... Mes compagnes m'avaient quitté, tout n'était plus en moi que désir et mélancolie. Pour écouter pleurer mon cœur, j'étais rentré dans la maison rustique. Par les fenêtres largement ouvertes s'insinuaient près de moi, bleuissants fantômes, les derniers appels de la fête qui s'endort et des voix ralenties du Printemps. Comment fixer les

images et les souvenirs sous lesquels mon âme ployait, comme sous l'averse de mai une grappe chargée de corolles et d'odeurs? De tous mes vœux je conjurais une flûte...

Quelle présence pouvait donc surgir des abîmes du jardin et de la détresse de l'heure, quelles lèvres étranges allaient atteindre mon rêve en effleurant leur roseau? Soudain, des chambres les plus magiques de ma mémoire, un son, une phrase délicieuse s'est échappée. Qui des trois enchanteurs l'avait dite, fondant ainsi ma plainte en un plus large soupir, allégeant ma douleur dont il prenait sa part?

Ce n'était ni celui qui veille d'antiques désolations, qui possède un royaume de ruines et un parc de fiévreux étangs, ni l'irrésistible musicienne au gré de laquelle nous avons tour à tour ri, pleuré ou chanté : quel poète donc ou quel Sylphe, frère du Crépuscule, comme lui tendre et

rôdeur, et dont les ailes vertes se teignent déjà des couleurs plus profondes de la Nuit? Soudain, j'ai reconnu mon consolateur. Toute ma triste reconnaissance est montée vers lui et j'ai suspendu, inscription expiatrice, les paroles de beauté au socle de ce monument d'André Gide qui apparaît au fond des jardins enchantés et des cœurs fervents, que l'Avenir consacrera seulement de son marbre, de ses rêves et de son impassible lumière.



LES PETITS PROPHÈTES DE LA DÉCADENCE MODERNE

JEUNES GENS DE PORCELAINE

Ils ont tous vingt ans et sont condamnés à les avoir le plus longtemps possible. Mais à vingt-huit ans, quelle décadence les attend, plus morose et, malgré les artifices, plus irréparable qu'aucun cinquantenaire de femme !... Pour l'instant, leurs petits vers poudrerizés traînent en d'aimables boudoirs, et parfois une main négligente les prend, un peu étonnée de n'avoir pas atteint plutôt le bâton de khol ou la bonbonnière aux suaves secrets.

Leur nom ? Pourquoi m'en souvenir

puisqu'il me plaît de les mêler tous en une ronde vaporeuse et, oubliant la nuance de leur sexe et de leur faible sentimentalité pour ne retenir que le caractère de leur métrique, de m'imaginer que tous leurs vers sont de Madame la Duchesse de Rohan ?

Je les vois volontiers groupés autour de la bonne dame et confondant à son exemple une rime avec un petit four, un essor poétique avec je ne sais quel état de petites bêtes heureuses.

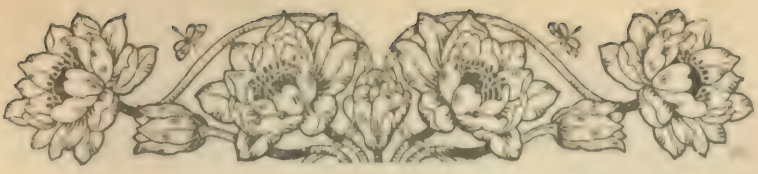
De l'un d'eux pourtant j'allais parler, parce que celui-là m'attire comme l'une des plus amusantes figurines que sur le grave piédestal sculpte en se jouant l'Heure qui passe. Ses portraits et ses poèmes m'ont peint un assez symbolique prince de la Jeunesse, de cette Jeunesse qui, avec de faux airs languides, convoite la gloire des boulevards et monte par la fenêtre à l'assaut de tous les salons.

J'allais parler de lui, mais je me suis retourné vers le Soir. Le Soir de printemps voulait être de moi écouté, obéi. Il a posé mon regard sur l'allégresse verte et candide des marronniers, sur la sérénité du Ciel qui semblait bénir d'un espoir le proche sommeil de la Terre et des Eaux. Il m'a rappelé les timides harmonies qui tout à l'heure, en la chambre de travail et de recueillement, avaient flotté sur nos paroles comme le parfum de nos jeunesses confiantes. Et puis, il m'a montré la vie pareille à un jardin fermé où ma rêverie s'étonne avec douceur des curiosités passagères et ne se fixe qu'aux flûtes très lointaines, au chant des voix épanouies vers l'Avenir. Les fleurs qu'elle cueille eussent pu rafraîchir les mains inquiètes de Mademoiselle de Lespinasse et de Madame de Beaumont; peut-être attendriront-elles d'un souvenir la sensibilité des jeunes femmes qui ne sont pas encore nées. D'ar-

dents buissons limitent le cher horizon, et sur la haie d'odeurs un Eros s'accoude, si fluide que des mains humaines ne le pourraient saisir, que des lèvres ne sauraient répondre avec leur épanouissement au sourire dont rayonne l'adolescente nudité.

Le Soir m'a dit tout cela et puis, il m'a redit des noms de poètes qui eux aussi n'ont que vingt ans et pourtant une âme, et pourtant des paroles de miel sur une bouche qui ne fut pas profanée. Il s'est penché plus près de mon oreille ; il m'a murmuré un nom entre tous étrange et délicieux *. Le livre aux plaisanteries frivoles était tombé de mes mains et le Soir fiançait mes songes à cette voix adolescente par qui le Printemps semble plus profond, plus sage et plus mystérieux.

* J'avais pensé à *Mains Jointes*, de François Mauriac.



Coqs et Coqueteaux

Nous avons en France quelques coqs qui tout crêtés, éperonnés, stridents, animent les fureurs héréditaires et poussent inlassablement le cri traditionnel. Naguère nous possédions Déroulède qui jeta quarante ans le même appel et sut faire, des intimités même de la Mort, d'éclatantes manifestations. M. Richepin nous reste, magnifique comme un dieu et que l'imagination couronne de pampres perpétuels. Nous nous enorgueillissons aussi de M. Rostand, ce prestigieux vulgarisateur de l'Héroïsme.

Autres temps, autres mœurs. Avec la jeune génération, aux coqs ont succédé les

coqueteaux. Ce sont parfois leurs fils directs, puisque le plus brillant, le plus orné, le plus acclamé doit le jour à Chantecler lui-même. Négligeons ce détail accessoire. Ce que je voudrais dégager, ce sont les traits essentiels et symboliques du coqueteau, homuncule étrange en qui paraît s'incarner l'Esthétique des « jeunes gens d'aujourd'hui ».

Les deux néophytes qui signent Agathon ont conçu autrement cet Idéal et nous l'ont montré dans un livre intéressant autant que partial. Leur synthétique éphèbe est un matérialiste musclé qui s'entend aux affaires, répugne aux amours vulgaires comme aux ardents mysticismes et s'interdit tous les cultes sauf M. Poincaré, le néo-catholicisme et le foot-ball. J'admets les bienfaits d'un tel programme, mais, parmi les jeunes visages désignés à l'admiration populaire, je n'en vois aucun qui le reflète. Quand le clairon agathonien reten-

tit dans le désert, les sauterelles elles-mêmes ne s'émeuvent pas. Mais les foules prennent d'assaut la salle de spectacle où doit parler M. Maurice Rostand.

Je me suis déjà défendu de voir en lui l'unique prophète de l'Esthétisme décadent. Si étincelante que soit sa personnalité, elle ne doit pas nous masquer toutes celles qui l'accompagnent, les unes qui sont les anonymes imitations de la rue ou des salons, les autres qui luisent comme de jeunes astres fraternels, levés en même temps à l'horizon littéraire, mais rayonnant déjà d'une moins factice lumière et d'un plus durable talent.

Malgré la tentation à laquelle je me dérobe avec peine, le coqueteau type, composé de beaucoup de jeunes gens, et notamment de celui-là qui semblait avoir des droits particuliers à ce nom, retiendra seul notre attention. Quelle est donc sa vie, sœur de son visage ? D'aimables artistes

l'ont en quelque sorte dessinée, l'ont assouplie aux lois de leurs lignes audacieuses, de leurs rythmes savants.

A la fois très inspiré et très nouveau, le coqueteau mange encore les plats inventés il y a trente ans par des Esseintes, pourtant il suit, dans presque toutes ses fonctions, les modes de la Renaissance persane ; il dort dans un lit d'Iribe et parfois sur le sein très antique de Madame Sarah Bernhardt. Sa vie morale est très inconséquente. Les orgies délicates qui se célébraient naguères « sous la colline » le tentent trop pour qu'il résiste à une invitation de Madame Willy Blumenthal ou de cette exquise Néronienne, Madame Romaine Brooks. Parfois, cependant, il a des remords et, dans un confessionnal qu'imagina Lalique, il avoue ses fautes à M. Vallery-Radot. Aux lieux les plus extrêmes l'accompagne tout à tour son impassible et fidèle aumônier qui est M. Legrix.

Une âme ? Il n'en a pas. Peut-être n'est-il, après tout, qu'une création de Poiret. L'éminent héritier des Mille et une nuits paraît nous l'avoir donné, comme tant de robes délicieuses et de meubles par lui inspirés. Créature qui n'a pas d'âme et pourtant des ailes, le coqueteau apparaît gracieusement, glisse et passe, et, presque tout le jour, il danse.

L'après-midi il va consciencieusement faire ses exercices d'après la méthode Dalcroze. Quand vient l'heure du soir et du Tango, quelque dansante princesse l'attend. Obéissant et dompté, métamorphosé en page, il suit le sillage charmant d'une de ces jeunes filles ou jeunes femmes qui, sur la société soudain rajeunie jetèrent tant d'élégance, d'entrain rythmique et de fantaisie, Mademoiselle Le Chevrel, Madame Etienne de Beaumont, pareille à une éblouissante réincarnation, Mademoiselle d'Hinnisdal ou la princesse Lucien Murat.

Il a parfois bien du talent. Si jeune, il aime déjà se retourner vers son enfance comme vers un passé. Et c'est alors qu'il laisse voir ses plus fragiles ironies et ses plus mélancoliques gaités — toutes les nuances de la Libellule — soit qu'il nous décrive un parfum, une gondole ou un cœur puéril, une jésuitière de Bordeaux ou « Venise vue par un enfant ».

Ce que je pense du Coqueteau ? Il me fait l'effet d'un de ces jouets brillants et fiévreux, d'un de ces divertissements trop grisants qu'on interdit sagement aux enfants, de peur de les voir ensuite tristes et troublés. L'adresse du danseur est si délicieuse, je le sais bien, qu'elle arrive parfois à le mettre sous la protection et dans l'ombre même du plus beau poète de ce temps, Madame de Noailles. Mais la plus fine cabriole n'est-elle pas, malgré tout, un geste assez faible sur les chemins obscurs et sublimes de la Destinée? 1914.

Reproches à M. Cocteau

Les lauriers de bêtise de M. Maurice Rostand ont empêché M. Cocteau de dormir. Sur la couche grise et rose sur laquelle il étirait ses petits membres frénétiques, il a reçu la visite d'inqualifiables Muses. Leurs poitrines se bombaient dans des cuirasses en papier doré dessinées par un élève incompétent de M. Bakst, mais, par une habitude ancienne, leurs cheveux retenaient cette couronne de fleurs un peu malsaines qui affligent les familles vertueuses, amusent le boulevard et font délirer les Salons. Les résultats de cette nuit inspirée nous sont livrés par le *Mot*, du 30 janvier dernier.

Horreur ! Il a visité une ambulance, il a

vu le tragique et la simplicité des lits douloureux, et voici qu'au lieu de se borner à offrir des cigarettes, l'inguérissable éphèbe s'est mis à chanter. Pour traduire ses impressions, il a eu recours à ce genre « nouveau-né », dont il possède l'insupportable secret. C'est vers 1908 que M. Cocteau commença d'étaler devant nous la candeur de cette feuille de rose sous laquelle il venait à l'instant même d'éclore. On pourrait espérer qu'il est aujourd'hui sur le point d'atteindre l'âge de raison. Hélas ! non, il continue de se faire allaiter par la chèvre Emalthée et de sucer des sucres d'orge soufflés par M. Francis Jammes. Son avenir nous inquiète : il faudrait lui faire lire le récit moralisateur des aventures de Charlotte, que sa gourmandise empêchait de grandir.

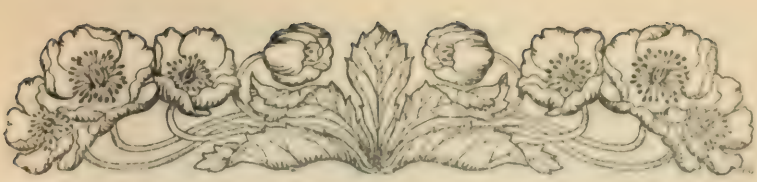
Chacun sans doute est libre de choisir sa voie et, s'il plaît à ce poète d'être éternellement de l'âge des jeunes gens avortés et

des vieilles dames rajeunies, nous n'y saurions contredire. Mais ces puérils exercices qu'il croit gentils, et qui sautillent avec quelque équivoque du berceau à l'alcôve, qu'il ne vienne pas les exécuter au bord des tombeaux. Qu'il écarte sa petite main vilaine des sujets purs et sanglants. Le sourire de sa fausse innocence et ses grâces de ballerine au maillot sont ici par trop déplacés. Et s'il recommençait, il faudrait pour lui faire peur, appeler quelque vigoureux croquemitaine armé d'un fouet, la baronne de Baye ou Mademoiselle Vacaresco.

Il est pourtant aimable et serait capable, en des jours moins tristes, de nous divertir. Angelot musqué des ballets russes et Chérubin de la Troisième République, vous avez conquis une place presque nécessaire dans cet orchestre national où M. Edmond Rostand tient la trompette du Ridicule, mais où Mademoiselle Cécile

Sorel allégorise élégamment les victoires de la séduction française, et où Madame Greffulhe préside de sa beauté toutes les inaugurations. Ne changez plus votre rôle fragile et peut-être charmant. Soyez le rayon de lune qu'admettent les académiciens moroses, et le bouffon gentil qui offre une rose à de vieux sénateurs. Entrez parfois chez M. Barrès par la fenêtre et chez M. Antonin Dubost par de pompeux escaliers. Jusqu'à perdre haleine, sautez et dansez. Vous disparaîtrez à l'heure où se dissipent les vaporeux divertissements d'Ariel et tous les gnômes terpsichoriens du Crépuscule. Peut-être la Postérité capricieuse vous accordera-t-elle cette larme que le Poète antique mendiait pour sa cigale, et les jeunes gens futurs vous composeront-ils une brève épitaphe, pareille à celle où dort au long des siècles, enviable et mystérieux, l'Enfant Septentrion.

1915.



De l'utilisation féerique de MM. Cocteau et Maurice Rostand

Contristerai-je jamais M. Jean Cocteau et M. Maurice Rostand ? Je ne sais pas, mais je le voudrais bien. Il me plairait de leur faire pleurer toutes les larmes roses dont leurs yeux sont pleins et de secouer tout le son que je pourrais découvrir au fond de leurs cœurs. Mais tout cela, afin que leurs malheurs puissent me les rendre aimables et que je sache à la faveur de mes cruautés ramener l'exquise image que d'eux je m'étais d'abord composée.

Vous me demandez ce qui peut plaire en eux ? D'abord leur rôle représentatif.

Grecs de Montmartre qui entraînèrent les derniers carnavals, petits bourgeois de France barbouillés de quelques-uns des fards de Dorian Gray, ils siégèrent dans des chaires de perversité commandées chez Martine et s'appliquèrent aux vices esthétiques avec autant d'incompétence que leurs aînés au foot-ball. Saluons en eux les prophètes minuscules de la décadence au XXe siècle, les bergers d'un troupeau d'adolescents dépourvus de fraîcheur virginale autant que de vertus athlétiques, mais non dénués d'une certaine grâce de bagatelles insolentes et d'un certain cachet de midinettes masculines. Et ce furent enfin, sur le volcan insoupçonné, les conducteurs de la folle sarabande, les brillants tympanistes de cette jeunesse dorée qui s'est hélas ! depuis effeuillée au dur vent des combats.

Tandis qu'effaçant la tristesse des derniers mois, je souris à leurs pantalonnades

et à leurs pirouettes si câlinement exécutées, soudain une pitié m'étreint. La Mort et la Vieillesse, choses réelles et redoutables, toucheront un jour à ces petits corps qui ne s'offraient qu'au Plaisir et qui s'asseyaient avec confiance au banquet de la Vie comme à un repas de poupées. Leurs lèvres impertinentes se glaceront, une grande angoisse traversera leurs membres si souvent agités par les démons de la Danse. La Nature devrait terminer mieux d'inoffensives histoires et briser plus doucement les jouets qu'elle nous donna.

Et la vieillesse, comment la supporteront-ils ? Les poètes ont versé des larmes délicates sur l'automne féminin qui nous émeut comme la mort des roses et nous trouble encore de tant de lueurs plaintives. Mais qui donc trouvera les justes intonations capables de nous attendrir sur le crépuscule des éphèbes bien autrement désolé, qui n'a pas les mêmes brumes pour atté-

nuer ses désastres ni les mêmes pleureurs fidèles pour prolonger d'amoureuses illusions? Les Eaux jalouses de tous les mystères reprirent le visage de Narcisse avant que la première ride eût paru et le corps en fleur d'Antinoüs avant qu'eussent faibli ses parfums. Les jeunes gens de la Grèce qui aimaient trop leur beauté, mouraient avec elle. Nous n'exigerons pas le même sacrifice de M. Maurice Rostand et de M. Jean Cocteau ; ils vieilliront, réparés avec beaucoup de soins touchants et peut-être un peu Jézabéliens.

Comme autant de remords charmants, ils égrèneront alors les souvenirs de leur jeunesse. Ils s'agenouilleront dans des églises aux murs puérilement ornés par Maurice Denis, sous des vitraux en sucre rose qui seront pareils à leurs premières tentations. Et l'abbé Mugnier, plus émerveillé par l'originalité de leurs fautes que bouleversé par l'étendue de leurs crimes, leur

administrera dans un style ingénieux des admonestations nuancées et paternelles.

Quelques-uns me reprocheront de me laisser trop souvent divertir par ces poètes qui font tant de bruit et distillent si peu de rosée. Je sais tout ce qu'on peut dire contre eux, que ce sont des Sirénions aux nageoires molles et aux écailles un peu dédorées, des Tritonnets tombés dans une baignoire, des Elfes aux ailes décollées et des Lutins marqués du sceau de la Démocratie. Mais quelquefois je lave mes chères figurines de toute la poussière des théâtres où elles furent applaudies et de toute la poudre de riz des boudoirs parisiens où elles furent embrassées. Et redisant les mots conjurateurs qu'ils prononcèrent un peu au hasard, j'attends l'heure des Fées...

Toutes les lumières du boulevard sont éteintes, et l'air bleu frémit sous les peupliers. Les éphèbes délivrés sont redevenus les gentils amuseurs des Sylphides. Ils cou-

rent à travers la prairie ; entre le petit gnôme qui siège au haut d'un chêne et la fée minime qui s'élance d'un bluet ils apportent de gracieux messages. Parfois, ils se penchent affectueusement vers l'oreille d'une belle-de-nuit et elle leur avoue qu'elle est enceinte d'un bourdon. Ils savent tous les secrets, les amours un peu choquantes de la rose et du colimaçon, la mort romanesque du rossignol, l'idylle tremblante et délicieuse d'une libellule et d'un roseau. Et voici qu'Ariel au cœur noyé d'ombre et de mélancolie leur fait signe d'approcher et, vaincu par la verve de leurs récits autant que par l'invention de leurs cabrioles, s'adoucit et laisse tomber distraitement une larme qui depuis longtemps étouffait son gosier.

1915.

Épilogue sur la Mort d'un Coqueteau

A Madame E. M. B.

Pourquoi prononcer son nom ? Celui du moins qu'il s'était donné et qui, à son époque brillante, fut assez connu d'une trentaine de personnes. Le vaste cimetière où il gît n'a, sauf pour quelques élus, ni hommage individuel, ni désignation particulière ; et sous ce voile je serai plus à mon aise pour faire mes libations à la petite ombre qui, hier soir, s'en fut me visiter. Ajoutons seulement — et cela ne réveillera aucun souvenir — que, décoré d'un pseudonyme tapageur, il s'appelait

en réalité Jeannot, demeurant rue du Petit Musc.

Je le rencontrai chez le bon Coppée, un peu cousin des Fées et dont la chaumière s'ouvrait à tous les versificateurs comme un asile au milieu de la Forêt. Des duchesses intimidées pénétraient là, mais aussi Cros et Despax, chargés de tout l'espoir des Muses. Généralement, trois ou quatre êtres touchants étaient tapis autour du foyer de famille : quelles peines venaient-ils y sécher, ce fidèle Couturier et Georges Druilhet et Henri Steckel, tous aimés du Poète à cause de quelque blessure ? Le préféré, Gauthier-Ferrière, étalait un mal romantique dont il n'a guéri que par une mort à sa hauteur, sous le soleil héroïque des Dardanelles. Jeannot se joignait à eux, déclarant qu'il était poète. A cause de cette superbe prétention, je le regardais

avec respect. Je l'invitai chez moi : il me semblait posséder un plus beau château et arriver de contrées plus fabuleuses que s'il eût été comte de Valladolid, seigneur de Formose ou duc de Falun.

Je ne tardai pas à m'inquiéter de ma nouvelle connaissance. Il n'avait que vingt ans et moi guère plus : ce qui explique à la fois ses excès de langage et mes réserves. Il était de ces jeunes gens un peu filleuls de Lucien de Rubempré et de Tartarin qui s'imaginent enlever bientôt, en un même matin de printemps, les lauriers de l'Académie, une couronne aux Jeux Olympiques et, par sa fenêtre imprudemment ouverte, Madame de Noailles ou la Princesse Lucien Murat. Il avait le défaut, lui, d'anticiper sur ces conquêtes futures et de vous affirmer qu'il était le confident de Victor Hugo et l'amant de la Dame aux Camélias. Or, au lendemain de ces impressionnants aveux, le hasard voulut que je

rencontrasse le parrain usurpé et l'amante illusoire : ils avaient ouï parler de la fraude et se plaignaient amèrement.

Le jeune suffisant tint aussi à me montrer, par des récits un peu choquants, qu'il possédait les secrets d'une profonde expérience. J'avais alors des principes et je fus froissé.

Aussi, lorsqu'il me révéla son ambition suprême, je ne le jugeai pas digne de la réaliser. Tout le rêve de sa vie était d'être présenté à Madame Lucien Muhlfeld qu'il concevait assise sur une montagne de gaze et d'or, entourée de nymphes et d'académiciens, de duchesses et de dieux. C'était d'ailleurs lui faire tort d'un plus grand mérite : son esprit et sa beauté. Il m'assurait qu'en échange d'un tel service il m'introduirait auprès de la duchesse de La Roche-Guyon. Je ne fus ni tenté par une fréquentation blâmée d'Apollon, ni touché par la ferveur de ce jeune désir. Au-

jourd'hui, devant la brutalité du Sort, je me repens et elle aura peut-être avec moi un regret attendri, l'aimable femme à qui je crus épargner le zèle d'un admirateur fâcheux.

Deux ans après, malgré cet échec, il revenait me chercher. C'était pour me révéler les sommets d'une brusque prospérité dont je fus plus frappé qu'ébloui. Il me parlait d'un entresol loué dans une luxueuse maison, des réceptions qu'il y donnerait et du prochain déjeuner auquel il me conviait. Cependant sa visite un peu prolongée me privait du mien ; d'autres détails me troublèrent. Effrayé décidément, je laissai tomber nos relations.

Depuis, son visage et son nom ne reparurent jamais. Avec un remords à peine, avec plutôt de la mélancolie, je songeai à lui quelquefois. Pourquoi n'émergeait-il

pas, accroché à la bouée d'une revue ou au char de quelque Hébé ? Lui si fiévreux et si pressé, il avait manqué toutes les situations auxquelles il semblait préparé ; il n'était ni surintendant chez la belle Otéro, ni secrétaire chez M. Cocteau, ni tapissier chez Mademoiselle Sorel ou page chez Mademoiselle Vacaresco. Les mieux renseignés ne l'avaient pas aperçu. Où donc avait-il sombré, le pauvre enfant ? J'imaginais, je l'avoue, quelque tragédie bien banale : suicide obscur, prostitution pauvre ou ce fléau plus probable encore : la maladie. Et il me faisait pitié malgré tout, ce papillon qui s'était brûlé si vite à la grande Lampe.

L'autre soir une femme étrange vint, de celles qui portent sur leurs épaules le poids d'une aile morte, et l'émotion d'un sourire ancien au pli de leur lèvre fanée.

Autour de nous, la chambre s'emplissait de chimères et de fantômes. Et parmi tant d'autres plus beaux voici que surgissait celui-là, que j'avais cru pour toujours aboli. Elle m'en parlait comme d'un gentil camarade durant les semaines qui avaient précédé la guerre.

J'avais été injuste envers lui. Il était très digne et très pauvre ; il vivait quelque part à Montparnasse, il composait toujours des poèmes. Une vive douleur dont il était discret pesait sur lui : progrès mystérieux que mon esprit n'avait pas pressenti. Ses gloires suspectes s'étaient envolées, mais rien n'avait changé de ses rêves. Même, un peu miraculeusement, il était demeuré à l'âge de vingt-quatre ans auquel, sept ou huit ans plus tôt, je l'avais laissé. Cheminant sous sa tâche lourde, il avait pourtant un espoir. Bientôt, il publierait son volume de vers, ce serait là l'événement capital de son existence.

Et c'en fut un autre, sur lequel il ne comptait pas : la Guerre. Triste et seul, comme une flottante petite chose que n'avaient mûrie ni les hommes ni les circonstances, il partit pour la grande aventure. Au bout de quelques mois, on ne sait où ni comment, il fut tué.

La destinée de Jeannot est peu importante et parce qu'aucune avenue ne la traverse, parce qu'elle est loin de la place où brillent les statues, beaucoup refuseront de s'y arrêter. Mais ma pensée s'en va aux contradictions de la Vie qui marque même ses poupées d'un signe émouvant. Parce que nous avons joué un moment avec elles, nous nous figurons qu'elles dorment sagement dans l'armoire où nous les avons rangées. Et pourtant, tout à coup la Souffrance entre en elles comme un grand

souffle qui les dépasse. Qui donc aura pris soin de Jeannot à l'heure où sa pauvre âme obscure et son corps foulé avaient besoin d'une aide et d'une compassion ? Le Hasard est si sombre et la Tuerie si universelle que chacun ne peut trouver, pour amortir la secousse suprême, la douceur d'une religieuse ou la main d'un camarade. Aux regards humains, le Brouillard où s'enfoncent ces petits êtres semble impitoyable, mais qui sait si les Anges ne viennent pas réparer envers eux quelque chose de la cruauté des Hommes et de cette divine responsabilité qu'est la Vie ?

1916.

NOS MUSES

LES MUSES COUPABLES

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

PERCY.
RENÉ.

PERCY

Quelle est cette chambre ? Je ne la connais pas.

RENÉ

Ce n'est pas pour vous que j'y suis, mais pour d'aimables présences. (*Il désigne les livres épars sur les tables.*)

PERCY

Quelles sont ces nourritures terrestres ? Toutes apprêtées par des femmes ! Bien fades assurément. Pourquoi ne vous ré-

confortez-vous pas plutôt de celles de Gide ?

RENÉ

Il n'est pas convenable pour un jeune homme de demeurer seul avec cet auteur-là.

PERCY

On n'est pas à l'aise ici. Trop de tables et trop peu de fauteuils. Le reste n'est que fragilités. Dans ces verreries un arc-en-ciel semble devenu votre prisonnier et tant de dentelles qui voilent le jour me poursuivent d'une obsession de mains délicates.

RENÉ

Celles qui écrivent aussi les livres que vous dédaignez... Il faudrait marier chaque heure à son destin, vivre chaque journée avec une ardente harmonie.

PERCY

Toute votre maison est un essai dans ce

genre. Mon cher René ! vous êtes d'un esthétisme démodé qui est tout à fait exaspérant. Quand décrocherez-vous ces tapisseries où chantent des oiseaux d'il y a trente ans ?

RENÉ

Quand j'aurai cessé de les écouter.

PERCY

Chez nous, vous ne seriez toléré que par quelques duchesses séniles. Savez-vous que nous en sommes au cubisme ? Peut-être que vous appréciez encore les œuvres de Wilde ?

RENÉ

Les jeunes gens qui y trouvent la sagesse et les vieillards qui y cherchent la folie m'en ont dégoûté. J'ai sur lui la même opinion que Grosclaude sur les chevaux : « Je n'aime pas les gens qu'il fréquente. »

PERCY

Vous devenez presque sensé. Mais comment vous exorciser de ces thèmes burne-joniens qui courent sur vos murs ? Comment vous faire sortir de vos jardins plantés par Walter Crane ?

RENÉ

Quand je pense à ce beau vieillard, à sa vie accomplie comme une journée sans nuages, à son âme restée pure comme une inextinguible fleur, je reprends confiance dans la mission qui nous est donnée même à travers des temps ténébreux.

PERCY

O incorrigible ! Il me semble que vous dormez au pied d'un arbre préraphaélite et que vous attendez quelque féerique baiser qui jamais ne vous réveillera.

RENÉ

Peut-être est-il nécessaire que quelqu'un

songe et se souvienne tandis que les hommes ingrats se précipitent tous dans les bras de cette courtisane, l'Actualité. Rossetti, Burne-Jones, Gustave Moreau ! Ces âmes passionnées n'avaient pas épuisé leur idéal, et quelque chose de vivant frémit encore au fond de leurs tombeaux.

PERCY

Ce lyrisme est intolérable après déjeuner.

RENÉ

Je vous parlerai plutôt des femmes très modernes avec lesquelles je vis depuis huit jours.

PERCY

Votre bouche devient amère à ce souvenir. Quelle mauvaise rencontre avez-vous faite ? La baronne de Baye qui chancelle en sortant des vignes de Cologne, ou plus redoutable, la sauvage Vacaresco, échappée des steppes de la Dombovitza, guettant

d'un œil cruel les mouches qu'elle va dévorer ? Madame Daniel Lesueur qui trouble les jeunes ouvrières, Madame Marcelle Tynaire qui croit être une amazone de Cythère en faisant de la bicyclette à Pantin ou Pierre de Coulevain, en qui se formule la philosophie des five o'clocks, en qui s'attendrit un cœur d'entremetteuse sous un corset bourgeois ?

RENÉ

Je n'ai reçu aucune de ces visites-là, je me suis borné à deux femmes dont chaque Parisien vante la séduction, Colette Willy et la baronne de Brimont.

PERCY

Colette Willy ! Vous m'intéressez singulièrement. N'est-ce pas une personne universelle, écrivain digne tour à tour des collégiens les plus vicieux et des plus honorables académiciens, mime adorable, puissance reconnue à l'Elysée et grande

dame de la Troisième République. Que pensez-vous d'elle littérairement ?

RENÉ

Il ne suffit pas de tomber à l'égout, le tout est d'y nager. Madame Colette Willy est dans cet exercice d'une virtuosité au-dessus de tout éloge.

PERCY

Comme vous êtes désagréable ! On assure que la *Vagabonde* est un livre si attrayant et même poétique.

RENÉ

Pour parler de ce livre, il faudrait prononcer des mots qui briseraient mes verreries. Ne dit-on pas quelquefois, dans un certain monde, qu'on a mal aux cheveux ?

PERCY

Il m'est arrivé de connaître ce mal en quittant des lieux que vous ne fréquentez guère, le Rat-Mort, le Bal Tabarin.

RENÉ

Madame Willy le chante à chaque page de son livre. C'est une aigreur d'orgie qui n'a de comparable que la mauvaise humeur de vertu ressentie par certaines femmes trop officiellement austères. La pauvre dame semble avoir le cerveau vide et vanné comme un jeune homme qui rentre chez lui à six heures du matin, son haut de forme de travers et le gilet fripé de son habit blanchissant tristement aux premiers feux de l'aurore.

PERCY

Madame de Brimont a dû vous consoler de ces affreuses réalités. N'est-ce pas une femme triste et distinguée qui se promène toujours avec des bergers d'Arcadie ? L'autre soir au Traveller's Club tout le monde la trouvait délicieuse.

RENÉ

Ses vers ou bien elle ? C'est une créature

précieuse et fine, un peu cousine des Sphinx et qui garde l'enchantement mélancolique de celles qui dormirent longtemps au sein des tombeaux très anciens. Elle va beaucoup dans le Monde. Quand elle paraît, la morne fête s'anime et c'est un chuchotement universel autour de sa jeune beauté.

PERCY

Alors, pourquoi écrit-elle ?

RENÉ

C'est ce qu'on ne peut s'expliquer.

PERCY

Ses poèmes sont-ils très mauvais ?

RENÉ

Non, très indifférents. Une gamme honnête sous le regard des professeurs satisfaits.

PERCY

Ces choses-là sont terribles qui n'eurent pas de raison pour commencer et qui n'en

ont pas de finir. Vous n'aimez donc pas les femmes-poètes près desquelles vous vous retirez parfois une semaine entière, dans une chambre fragile et blanche, sans plus songer à vos amis ?

RENÉ

Maintenant que les nageuses modernes sont expulsées, laissons entrer les nymphes. Un invincible attachement me lie à Madame Delarue-Mardrus, qui, dans son verger d'Honfleur cueille des pommes plus parfumées que l'âme même de la Normandie. Il y a une autre femme, à qui je pourrais vous présenter personnellement, mais je ne le ferai pas, pour ne pas prendre de responsabilité, car vous en deviendriez certainement amoureux : c'est Madame Deslandes qui vécut quelques mois dans les forêts de Thuringe avec des amants invisibles et écrivit sous leur dictée ces livres qu'anime l'esprit d'une Parisienne mais

que caresse aussi l'aile d'une Fée : *Ilse, Cyrène*. Que dire de Gérard d'Houville ou de Madame de Noailles? Les jardins des jeunes gens n'ont plus de fleurs : ils les leur ont toutes données. Je consacre à l'une chaque rose que je respire, mais à l'autre appartiennent les espoirs azurés, tout le miel des matins qui semblent regretter la Grèce. J'ai noué pour elles l'offrande de ma jeunesse ; mêlées à tous mes paysages et aux instants où l'Amour plus beau qu'aucun fleuve entraînait ma vie, ces chères musiciennes sauront encore éclairer mes heures tardives.

PERCY

Alors, ce sont celles-là ?

RENÉ

Je n'ai pas secoué tous les fruits du Bois Sacré. Pour évoquer les plus discrètes d'entre les Muses, il faut que je baisse la voix. Lyres qui résonnent sous un voile,

virginités qui s'émeuvent au crépuscule, leur murmure harmonieux ne va pas plus loin que leur seuil et demeure le trésor des amis. Celle-ci consent à être parfois dans ses vers, trop rarement écrits, le poète que ses pensées, ses mots et sa beauté révèlent sans cesse aux regards aimants. Celle-là n'est qu'une jeune fille de dix-sept ans. Elle chante avec le matin et rêve d'après Virgile. Ses poèmes sont admirables comme un essor et n'atteignent jamais que des cimes inexplorées. Les merveilles dont on a trop parlé retrempent en elle leur fraîcheur. Ainsi qu'un privilège s'est posé sur elle le désir des jours anciens et je sais un jardin de Perse dont les roses bleues ne craignent pas son jeune regard. Laquelle vous souhaiter d'entre ces inconnues ? L'une passe avec des gestes si beaux qu'ils font de l'ombre sur notre cœur ; mais l'autre tend vers l'avenir ses mains encore mystérieuses.

VIVIANE HÉRARD

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

PERCY; RENÉ.

René, sous la lampe, est absorbé dans sa lecture. Percy entre brusquement.

PERCY

Eh bien ! Comment me trouvez-vous en kaki ?

RENÉ

Cher Percy ! Quelle surprise ! Je vous attendais toujours un peu, mais avec une espérance chaque jour plus inquiète. Il faut tout me raconter, tout de suite.

PERCY

La Guerre, c'est quelque chose de très beau, mais de très monotone. Pendant six jours, je ne veux plus en entendre parler. Et, puisqu'à travers l'orage vous n'avez changé ni votre appartement préraphaélite ni votre existence surannée, c'est à vous de me dire ce qui est arrivé à la Poésie.

RENÉ

Vous avez raison, je me sens très démodé. Si j'avais des yeux plus précis et des mains moins distraites, je tâcherais de me rendre utile dans les hôpitaux...

PERCY

Attendez d'être une vieille femme. Vous le deviendrez sûrement avec la vie que vous menez. Vous n'avez jamais aimé les sports. La Guerre en est un, et le plus excitant que je connaisse.

RENÉ

Je suis embarrassé pour vous contredire. Quelque chose dans ma pensée ne vous approuve pas. Mais risquer sa tête en souriant et mourir avec bonne humeur me semblent deux chefs-d'œuvre plus difficiles qu'un irréprochable sonnet.

PERCY

Essayez un peu.

RENÉ

Je réussirais mal. Mais puisque vous avez l'émotion, pourquoi voulez-vous encore la poésie ?

PERCY

Je ne suis pas devenu un tigre. Je me souviens d'avoir brossé quelques toiles et écrit quelques vers à l'époque de cette vie nonchalante que vous me reprochiez. Tout en étant paresseux, j'ai fait tant de choses

diverses ! Vous ai-je écrit que je m'étais marié ?

RENÉ

Marié, vous ? Comme c'est intéressant !

PERCY

Mais non, et surtout n'exigez aucun détail. Le bonheur conjugal, c'est un peu comme la guerre moderne, sympathique mais très long. Donc, je m'excusais avec mes vers. Pour être sincère, j'ai aussi gardé une vive curiosité de ces deux femmes sur lesquelles vous jetiez un jour quelques mots voilés. Deux Muses, je crois. Quand on vit loin des dames civilisées, une image gracieuse qu'on eût négligée en des temps plus riches prend une insistance irritante et devient une mélancolique compagne.

RENÉ

La pensée de votre femme devrait vous

suffire. D'ailleurs, je suis mécontent de la blonde amie dont je vous ai dit quelques mots imprudents. Du Midi de la France où elle s'est retirée, elle ne m'écrit jamais. Je crois qu'elle m'a oublié. Et ses plus beaux vers aussi dorment dans son cœur.

PERCY

Ce n'est pas elle qui m'intéresse, c'est l'autre, la jeune fille. Décrivez-la moi, elle et son œuvre.

RENÉ

Que me demandez-vous là? Parler des poètes est toujours si délicat ! On voudrait ne susciter que l'image idéale qui s'échappe de leurs livres, le prince en sa tour ou le chevalier appuyé sur sa lance, le bien-aimé des étangs ou ce cher fol dont la tête se penche sous les cheveux trop longs et dont l'épaule plie sous le poids d'une lyre.

PERCY

O suaves paroles, qui vont avec votre mobilier, cher René, mais si peu avec la Vie !

RENÉ

Et puis, si on les a rencontrés, on est gêné par quelque souvenir : des mains qui ne furent jamais lavées, un pince-nez qui chevauche un nez trop abondant, des plaisanteries indécentes, telle besogne déshonnête qu'il fallut accepter pour vivre, une dame répréhensible ou une funeste bouteille dont l'inspiré est toujours inséparable. Si on est exact, on craint de blesser la statue que d'autres se formeront peut-être. Dans les cas plus heureux où le poète ressemble à son reflet, faut-il livrer une trop précieuse intimité ?

PERCY

Je deviens gourmand de ce que vous allez dire, mon vieux René.

RENÉ

Ne précisez pas mon âge sous prétexte d'affection, à la mode des collèges et des camps. Comment ne pas hésiter davantage s'il s'agit d'une jeune fille, parfum réservé à la robe des vestales, fruit encore pâle qu'Apollon mûrit au fond de son plus secret verger ?

PERCY

Prématurés aussi sont les soldats qui meurent parfois avant d'avoir épanoui leur plus grand désir, avant d'avoir vu leur plus beau rêve. N'ont-ils pas le droit, eux, de tout apprendre ?

RENÉ

Alors, je veux bien. Oui, Viviane Hérard nous est un admirable espoir. Sa voix inégale a la saveur du printemps, elle est fraîche et chantante, mais parfois elle s'anime et résonne comme un écho sacré.

PERCY

Est-elle très savante ? Qui lui a enseigné tout cela ?

RENÉ

La Douleur, je crois, lui a murmuré tel vers frémissant. Elle eut d'autres inspirateurs : le lieu même où elle a grandi, posé entre la Ville et le Bois trop banal comme une féerie intacte et comme une forêt où les Belles dorment encore, jardin consacré par l'Histoire, que traverse à minuit l'ombre riante de Madame du Barry et qui prête déjà ses lauriers aux illustres fantômes de l'un des salons les plus littéraires et les plus catholiques du dix-neuvième siècle. Des évêques qui cueillent les roses sanctifiées, l'Institut en promenade et l'abbé Liszt qui passe avec sa belle silhouette fiévreuse de souvenirs. Et puis, une mère admirée dont aux heures de paix et aux jours de fête Paris connut la douce

royauté et qui, en inclinant sa tête, semble laisser tomber vers nous la cendre des jours charmants et l'auréole de sa mélancolie.

PERCY

Vous demeurez trop dans les agréables alentours de Mademoiselle Hérard. Ce sont ses vers qu'il faut m'expliquer.

RENÉ

Comment fixer le mouvement des vagues, comment mettre un parfum dans des mots? Je voudrais plutôt vous suggérer un crépuscule où la chambre est lourde de fleurs, où par la fenêtre ouverte entrent aussi les effluves de l'orageux été, l'odeur de la terre, le goût profond des premières fraises. Nulle lumière trop tôt jaillie ne trouble l'accord invisible des cœurs, n'arrête la correspondance des pensées aux nuages violets. Dans la bonne pénombre, les voix sont lentes et blessées. Alors, la

Muse entre, hésitante ainsi qu'une étrangère qui demanderait l'aumône d'un asile. Son vêtement trop vaporeux ne la révèle pas tout entière, mais le divin secret se répand autour d'un geste entrevu, autour d'un pli dessiné.

PERCY

Vous possédez toujours un parterre de comparaisons, mais je suis élève de Cambridge et je réclame un peu de critique littéraire.

RENÉ

Pourquoi redire les mêmes choses avec des formules plus pesantes ? Lisez les vers et vous sentirez également que l'inspiration fléchit plus d'une fois, que le rythme se brise, que le ruisseau chanteur des mots se tarit brusquement. Elle ne ressemble pas à ses sœurs grecques, Marie de Régnier, Renée Vivien. Le sens des purs contours et la juste avarice du langage ne lui

ont pas été départis. C'est à la merveilleuse Roumaine qu'elle nous fait songer. Ses images n'ont pas la même violence ni le pouvoir de nous alanguir au bord des vasques d'Asie ou de nous éveiller dans l'héroïque lumière d'un matin de Salamine. Moins barbares et moins décadentes, elles n'assaillent pas nos nerfs, elles nous tourmentent pourtant d'une mystérieuse nostalgie et d'une mélancolie très féminine. L'envie de Persépolis et des jardins ineffables est encore là, mais voilée par la tendresse d'une jeune fille qui connut les ciels de l'Ile-de-France et les prières du mois de Mai.

PERCY

Mon pauvre René ! la saison des bals persans est bien passée. Avec qui dansera votre nouvelle amie ?

RENÉ

Elle danse, en effet, comme Madame de

Noailles. Ses strophes, bondissantes aussi, suivent l'élan de cette Ménade avec qui courent aujourd'hui les jeunes gens. Elles s'en vont, lumineuses et pressées, au golfe bleu où rêvaient Gracchus et Sabine, vers le port où Virgile s'embarqua pour son pieux pèlerinage. O jeune sœur, menez-nous vers la rive éternellement désirée ! La barque de Chateaubriand pourrit au rocher du Grand-Bé, et nul souffle ne gonflera plus les voiles du voyageur de Sparte qui a renié ses dieux. Mais vos vingt ans portent en eux l'allégresse d'une foi nouvelle, rien n'a fané votre ardeur de beauté, c'est au creux de votre main que nous boirons l'eau d'Hippocrène, c'est à vos côtés que nos regards s'élèveront vers l'Acropole et que nos pas avides de prières tenteront la divine ascension.

PERCY

Je repars samedi pour les tranchées. Ne

me donnez pas de regret avec votre Baedeker mythologique. Dites-moi plutôt comment s'appellent les poèmes de Viviane Hérard.

RENÉ

Des titres de poèmes ! Non, n'essayons pas de dérober un peu de poussière à l'azur des papillons. Mais je vous énumérerai ses contes. Car prosateur et poète, aux sons des flûtes diverses elle ouvre les mêmes ailes. Il y a cette *Rose bleue* que je vous ai déjà montrée. Et puis cet *Antiquaire*, dont la grâce quintessenciée s'exaspère et s'épanouit comme dans la nuit un balcon de la Renaissance au-dessus d'un jasmin grimpeur et d'une obscure fontaine d'odeurs. Enfin, d'étranges *Turquoises* autour desquelles flotte un frisson de fièvre et d'automne, je ne sais quel symbole pénétrant d'une vie courbée sous de proches fatalités mais dédiée aux sublimes horizons. Quel

Magicien aux mains songeuses trouvera pour elle un collier moins pâle que celui dont elle s'est elle-même parée ?

PERCY

Intéressante jeune fille ! Si j'en reviens, vous me présenterez à elle, n'est-ce pas ?

RENÉ

Je ne demande pas mieux, si la famille le permet.

1916.

ARMÈNE OHANIAN

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

PERCY; RENÉ

PERCY

Mais réveillez-vous donc, René ! Qu'est-ce qui vous hallucine ? Est-ce la belle reine de Roumanie changeant ses robes de fée contre un uniforme, ou bien son collègue Constantin qui, sur un cheval blanc, harangue quelques marins fidèles vêtus de la même couleur et satisfait ainsi ses exigences d'esthète plutôt que ses volontés de souverain ?

RENÉ

J'allais vous répondre que tout cela

m'est égal, je veux dire que je n'y puis rien. Mais je pense ce soir à tant de choses merveilleuses et meurtries qui sous le rude vent des batailles ont peine à trouver leur asile, oiseaux de l'espace ou messagers plus mystérieux. Je pense surtout à mon désir de connaître une Persane dont il me fut souvent parlé et que, fantôme fuyant devant ma poursuite, je n'atteindrai jamais.

PERCY

Quelle est cette nouvelle fantaisie ? Vous fûtes toujours connu pour vos brusques caprices, et c'est à ce propos, sans doute, qu'une aimable offensée, cherchant le paroxysme de l'injure, vous traitait de « satrape ».

RENÉ

Je ne suis pas si frivole. L'appel voilé d'un être est chargé parfois d'un profond secret.

PERCY

Comme vous vous compliquez à mesure que je me simplifie !

RENÉ

Par le cubisme ou par la vie des camps ? Car vous avez choisi les deux.

PERCY

Je vous donnerais le mal de mer, je crois, si je vous démontrais l'accord admirable qui se manifeste parfois entre ces deux directions, dans l'unité de la Vie intense.

RENÉ

Ces mots du nouvel Evangile me sont fermés. Mais je suis prêt à subir votre exégèse.

PERCY

Parlez-moi plutôt de votre exotique, puisque je sens que vous en mourez d'envie. Comment s'appelle-t-elle ?

RENÉ

Son nom est posé au seuil de la Perse comme le reflet chantant d'une race plus douce : Arménè Ohanian.

PERCY

Ah ! la danseuse que nous devions aller voir au Théâtre Astruc! Vous me cherchiez sous ce prétexte et puis vous vous êtes déclaré fatigué et vous êtes resté dans l'atelier à boire du thé.

RENÉ

Par combien de regrets j'ai expié cette défaillance ! Je ne puis me consoler de n'avoir pas vu ce corps jeune et nu exhaler le parfum d'une terre désirée et multiplier pour moi dans ses attitudes la fleur du jardin trop lointain que je ne rejoindrai pas. Mais, mon pauvre Percy, vous me blâmez trop pour que je continue.

PERCY

Point du tout. Une danseuse, c'est du

mouvement, et vous savez que ma philosophie excuse tout, sauf les stagnations soi-disant poétiques auxquelles vous vous complaisez.

RENÉ

Vous exagérez.

PERCY

Franchement, vous m'agacez avec vos regards d'il y a trente ans, avec votre oreille qui cherche encore le chant des sirènes frisées par Burne-Jones ou violées par Wagner. Ouvrez-moi ce vitrail qui vous sert de fenêtre et aspirez-moi, à pleins poumons, un peu de l'air vif qui circule en cet automne de 1916. Vous ne voulez donc rien écouter de vivant, de nouveau ?

RENÉ

Quoi, par exemple ?

PERCY

Les poèmes mimés de mon amie Mary

Wiegman, les frénésies d'Edgar Varèse ou la musique polychromatique de Valentine de Saint-Point.

RENÉ

Je ferai toutes ces expériences si vous me montrez d'abord le chemin qui mène à mon inconnue.

PERCY

Vous n'êtes habituellement pas si embarrassé. Presque partout où vous êtes, vous vous organisez deux maisons, l'une qui entasse le pêle-mêle de votre vie trop curieuse, l'autre qui convie seulement vos souhaits préférés. Comment n'y avez-vous pas fait entrer la charmante exilée ?

RENÉ

Oui, à un moment j'aurais pu faire cela; je m'étais alors confiné dans un petit couvent au bord de la mer et mes heures visibles s'écoulaient parmi les religieuses ou

les malades, tandis que sur une plage plus secrète, un peu au-delà de l'hymne étincelant des genêts, une autre demeure s'ouvrait au rêve prochain. Mais le printemps d'or s'est effeuillé et je me laissais toujours absorber par les soins et les causeries, par les visites inutiles, par le plaisir d'offrir du thé à deux sorcières, l'une jeune et tout à fait belle, l'autre plus âgée mais plus fascinante avec le pouvoir insinuant de sa voix, l'élan sauvage de son regard rouge, le geste inquiet de ses mains qui semblent toujours arranger un bouquet. Parmi ces éperviers, comment n'eussé-je pas oublié ma trop pâle colombe ?

PERCY

Et depuis ?

RENÉ

L'été vint, sa confiance limpide donna

plus d'épanouissement à mon être et d'essor à mes volontés. J'habitais une ville rose aux cinquante clochers, aux palais toujours fleurissants de la Renaissance, et du fond de ma retraite, entre le jardin pâmé et la rue endormie, j'attendais... Je voulais à mon irréelle amie quelque guide qui la protégeât contre l'anxiété du voyage. Il me souvint d'une amazone qui se risque volontiers à des entreprises et qui, dès que la trompette sonne, met un chapeau de mousquetaire sur la blonde féerie de ses cheveux. Déjà mon rêve, qui a joué plus d'une fois avec les lutins et les djinns, ordonnait pour l'une le cheval doré de Syrie et pour l'autre la litière d'ébène aux voiles peints par des marchands de Smyrne. L'une se serait offerte aux regards dont elle cherche l'ardeur, et l'autre se serait réservée aux miens qui, coulant sur un corps avec quelque chose de plus doux que le désir, lui tissent une

légende plutôt qu'ils ne lui prennent un plaisir.

PERCY

Je ne ris pas, vous voyez ; je me rappelle que votre amazone a exécuté presque à la lettre des programmes pareils et que pour parler votre langue, quand vient l'errante saison, elle dédaigne nos chars volants et demande à Neptune l'un de ses présents, terrestres ou marins. Ouf ! j'ai chaud d'avoir fait une telle phrase.

RENÉ

Vous êtes devenu grossier à la caserne... Je trouve d'ailleurs que vos poèmes...

PERCY

Il ne s'agit pas d'eux, mais de vos dames. Sont-elles arrivées, à la fin ?

RENÉ

Hélas ! Une voix un peu lourde me persuada que si j'accueillais de telles pèlerines

dans une cité où je m'étais récemment établi, je perdrais la confiance de mon notaire et l'estime de mon banquier.

PERCY

Et vous avez cédé ? Vraiment, vous me causez une déception. Moi, s'il me plaisait d'imiter les disciples de Méva, l'homme de la Nature, ou bien de me dorer le nez comme le font pour se créer un état d'âme quelques-uns de mes amis cubistes, je n'hésiterais pas et je sortirais ainsi dans la rue, heureux de donner quelques salutaires éternuements au cerveau engorgé des bourgeois.

RENÉ

Vous avez bien raison, mais je crois toujours tout ce qu'on m'affirme. Car je n'ai trouvé jusqu'ici aucune certitude et je n'ai vécu qu'avec des souhaits un peu semblables à des feux-follets.

PERCY

C'est pourquoi vous avez laissé la princesse Armène en devenir un dans votre vie ?

RENÉ

Et si cela valait mieux pour elle ? Je me le demande tout à coup avec angoisse. Nous ne sommes pas assez beaux pour loger les bonheurs auxquels nous nous préparons. Et elle, descendue des monts les plus vénérables et des plus vaporeux jardins, de la cime où l'Arche s'arrêta et du parterre où l'oiseau Bulbul a chanté, quel cœur moderne et quelle maison d'Europe ne lui seraient une déception ?

PERCY

Vos projets se fondent comme des bulles de savon.

RENÉ

Oh non ! Je suis doux parfois, malgré la cruelle inconstance qu'on me reproche.

Bien des jours m'a poursuivi cette parole blessée qui m'avait été redite : « En Perse, nous avons notre demeure bien à nous, où nous ne recevons que ceux que nous avons choisis. Depuis trois ans que je suis en Occident, il me semble que j'ai pris sur moi toute la poussière des chemins. » Comme j'ai rêvé de donner un démenti à de tels aveux et qu'un jour, à l'heure où là-bas la clef magique des jardins ouvre le Crépuscule et ranime d'un même gazouillement l'eau dans la vasque et l'oiseau sur son arbre, l'errante s'éveillerait soudain parmi les poèmes de son pays flottants autour d'elle sur les objets, les attitudes et les images fixées à la muraille !

PERCY

Très bien. Et puis?

RENÉ

J'ai trop vécu pour ne trouver dans mes mains que la cendre de l'Amour et que de

l'ombre dans les cœurs qui attendaient de moi leur lumière. Est-ce prudence ou scrupule ? Est-ce la nouvelle déception, est-ce la nouvelle victime que cette fois j'ai redoutée ?

PERCY

Vous avez eu trop chaud dans la ville rose et vous manquiez de vitalité, voilà tout.

RENÉ

Vous croyez ?

PERCY

Si vous pouviez vous apercevoir vous-même comme je vous vois, écroulé d'aspect et confondu par vos propres récits, vous qui étiez autrefois le nid de l'oiseau bleu et la fontaine de toute fantaisie ! Quelle Cassandre ou quel pédagogue a donc renversé votre vie ?

RENÉ

Sans doute qu'elle n'était pas bâtie sur

une pensée assez forte, sur un sable assez pur.. Tout à coup l'amère sagesse m'a paru meilleure encore que le rêve stérile. J'ai jeté les bagues à la rivière, j'ai tué mes illusions, j'ai coupé mes cheveux.

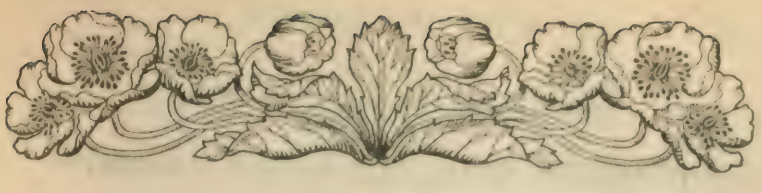
PERCY

Et qu'allez-vous faire maintenant ?

RENÉ

Je n'ai ni les danses ni le visage souvent entrevus, mais d'elle je possède autre chose qu'émeut aussi le rythme et que mélancolise le sourire. Je chercherai un enlumineur pour donner des lettres d'or et un cadre de fleurs à chacune de ses poésies.

1916.



LA REINE DES MUSES

(*Dialogue*)

PERSONNAGES :

La Duchesse de COLBERT; La Marquise de VAUROUX; Lucile de VAUROUX, sa nièce ; La Baronne de SAINT-JÉROME ; Madame de PUYVERT ; Madame de LONGUEVAL : Le Vicomte de FRENEUSE.

SCENE PREMIERE

La Duchesse de Colbert, la Marquise de Vauroux

LA MARQUISE DE VAUROUX

Excusez-moi, chère Duchesse. J'avais besoin de venir chez vous cinq minutes avant que ne s'ouvrent vos Assises. Cette entrevue ! Dire qu'ici dans quelques instants, le sort de ma chère Lucile...

LA DUCHESSE DE COLBERT

N'exagérez rien, ma bonne Adelaïde : c'est un assez sot moment pour tous qu'une présentation de ce genre, il est vrai...

LA MARQUISE DE VAUROUX

Mais comme une jeune fille bien élevée qu'elle est, Lucile ne se doute de rien...

LA DUCHESSE DE COLBERT

Il y a toujours un malaise qui pèse sur tout le monde. On ne sait de quoi parler.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Ah ! la conversation ! Quel sujet serait le plus convenable?

LA DUCHESSE DE COLBERT

La littérature. C'est un terrain neutre.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Et sur lequel un homme de cœur a vite fait de se révéler.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Vous savez que Monsieur de Freneuse vient directement du Front et qu'il ne passera à Paris que quatre jours avant de rejoindre son école d'aviation.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Ma tête se trouble de penser qu'en si peu de temps... Ah ! on sonne... C'est déjà Lucile avec Madame de Saint-Jérôme. Heureusement que cette chère amie est toujours un peu pompeuse et avant qu'elle n'ait eu le temps de monter votre monumental escalier, j'ai encore celui de vous poser une question. (*On aperçoit Madame de Puyvert.*) Cette étourdie de Suzanne !

SCENE II

Les mêmes, Madame de Puyvert

MADAME DE PUYVERT

Je vous annonce aussi Madame de Longueval. Je l'ai trouvée devant la porte.

Mais votre antique escalier est si difficile et elle toujours si rêveuse et si attardée que la femme de sport que je suis n'a pu y tenir... Et au risque de me rompre le cou, me voici déjà.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Quelle plume conquérante, quelle jupe dernier cri ! Vos toilettes ne sont guère fidèles à vos sentiments politiques. Tandis qu'Adelaïde s'habille toujours comme dans un roman de Bourget...

LA MARQUISE DE VAUROUX

Vous n'avez pas aperçu Lucile? Elle devait me rejoindre avec Madame de Saint-Jérôme. Ce retard m'inquiète.

MADAME DE PUYVERT

Rassurez-vous. Tout arrive ensemble. Et même, ô miracle! un jeune homme...

SCENE III

Les mêmes. Entrent à la fois la Baronne de Saint-Jérôme et Lucile de Vauroux, Madame de Longueval, le Vicomte de Freneuse.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Que c'est aimable, Monsieur, d'avoir gardé souvenance de mon jour que tant d'événements auraient dû vous faire oublier !... Vous connaissez toutes ces dames, sauf peut-être Madame de Puyvert et Madame de Vauroux. Je vous présente Monsieur de Freneuse, le neveu de mon vieil ami...

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Mon filleul, mais qui devrait se le rappeler quelquefois un peu plus...

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Mais quand vous ai-je contristée, ma chère Marraine?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Toujours le même, malgré deux années si sérieuses. Du train il saute chez moi avec le livre qu'il avait acheté à une gare. Je ne puis vous en dire le titre...

LA DUCHESSE DE COLBERT

Mais si, dites-le.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

(*Se penchant vers la Duchesse, à voix basse.*)

L'Annonce faite à Marie.

MADAME DE PUYVERT

De Claudel?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Naturellement, vous connaissez cela.

MADAME DE PUYVERT

Mais c'est une pièce qui a été recom-

mandée par le Clergé et bénie par l'Académie Française.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Ces auteurs modernes ont une façon de s'exprimer toujours malsaine, même quand ils ont de bonnes intentions. C'est bien là l'âme du Modernisme, flétrie par notre grand Pape défunt...

LA DUCHESSE DE COLBERT

Ne nous égarons pas aujourd'hui dans la théologie. Je veux profiter de cette jeune réunion pour lui demander ce que devient la Littérature. Je n'en sais plus rien : je suis presque aussi vieille que la *Revue des Deux Mondes*... Voyons, Brigitte, qu'avez-vous lu récemment ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Un ouvrage si documenté de mon cher Bourget et qui redevient tristement actuel

par la description qu'il fait de nos ennemis : *Monsieur et Madame Moloch*.

MADAME DE PUYVERT

Mais c'est de Marcel Prévost, chère Madame.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Prévost, Bourget ! Il n'y a pas une si grande différence. On les rencontre tous les deux chez Lili de Clermont-Tonnerre et chez Rosa de Fitz-James. Ce sont les seuls écrivains qui savent mettre un habit, monter à cheval et manger autrement qu'avec leurs doigts.

MADAME DE PUYVERT

Vous oubliez donc que l'*Action Française* a, au nom de tous les bons Français, excommunié Marcel Prévost, tandis que le vénérable Bourget...

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Il ne faut pas être si étroit. Je maintiens

que ce sont les deux seuls écrivains qui, dans leurs romans, parlent de notre monde à peu près comme s'ils le connaissaient. Pourquoi préférez-vous à ce point Bourget ?

MADAME DE PUYVERT

Moi, le préférer ? Je ne le lis même plus, parce que, quand j'ai fermé un de ses livres, j'ai envie d'être infidèle à mon mari.

MADAME DE LONGUEVAL

Je crois que si je n'ai pas trompé le mien, c'est qu'à l'époque où je me suis mariée, Bourget ne s'était pas encore converti et décrivait pédagogiquement les élégances de l'adultère.

LA MARQUISE DE VAUROUX

(Bas à la Duchesse.)

Ma chère Duchesse, la conversation

tourne bien mal. Ne pourriez-vous la remettre d'aplomb ?

LA DUCHESSE DE COLBERT

(A la Baronne de Saint-Jérôme)

Vous avez l'air courroucé, Brigitte.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Parce que Prévost et Bourget ont une renommée admise par tous les gens de bon ton et que je trouve anarchiste de les discuter.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Mais n'avons-nous personne d'autre ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Si peu, en vérité ! Personne n'a retrouvé cette allure à la fois romanesque et discrète qui me plaît tant chez Octave Feuillet.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Vous allez m'attendrir en me rappelant

mon premier bal. Pourtant je ne vous fais pas grâce de vos écrivains favoris, à vous qui êtes une autorité reconnue par quelques académiciens...

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Mais qui voulez-vous que je nomme ? Je ne parle pas de mes amis personnels, qui sont simplement des historiens, comme c'est naturel pour des gens bien nés. Comme le dit quelquefois mon cher Cardinal, il faut encourager les romanciers, à cause de l'influence dont ils disposent, mais ce sont au fond des histrions... Enfin il y a Loti qui écrit bien, mais qui manque d'idées ; Anatole France, dont le charme ne peut faire excuser les détestables tendances ; Barrès, qui montre des sentiments excellents mais dans une langue bien obscure.

MADAME DE LONGUEVAL

Comme vous êtes éclectique !

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Je tâche d'être juste. J'ai peut-être oublié quelqu'un. En voyez-vous d'autres, Adelaïde ? Vous qui suivez assidûment le cours de diction de votre nièce, vous devez être très au courant.

LA MARQUISE DE VAUROUX
(*Modestement*)

Je suis plutôt au fait de la Poésie.

LE VICOMTE DE FRENEUSE
(*Bas à Madame de Longueval*)

Elles sont délicieuses ! Encourageons-les. (*Haut à la Marquise de Vauroux.*) Ah ! la Poésie. Donnez-m'en des nouvelles. Avec la guerre, le service militaire auparavant, voilà des années que je l'ai quittée.

LA MARQUISE DE VAUROUX

M. Collinet, le professeur, qui est un homme de goût, choisit surtout des morceaux qui élèvent l'âme tout en respectant

la langue française, — ce qui est, paraît-il, assez rare maintenant, — surtout du Rostand, du Zamacoïs. N'est-ce pas Lucile ?

LUCILE DE VAUROUX
(*Nièce de la Marquise de Vauroux*)
(*Avec l'entrain monstrueux de la timidité*)

Ceux-là, c'est pour ménager sa clientèle. Mais les jours où nous sommes peu nombreuses et où nos institutrices nous accompagnent, il nous ouvre d'autres horizons.

LA DUCHESSE DE COLBERT

Lesquels ? Madame de Noailles, par exemple ?

LA MARQUISE DE VAUROUX

Madame de Noailles ! Ce serait risqué pour une jeune fille.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Quelle horreur ! Votre Lucile ne serait pas ce qu'elle est, si elle avait lu de pareil-

les choses. De mon temps, on les permettait à peine aux femmes mariées.

MADAME DE LONGUEVAL

Brigitte ! vous nous rajeunissez un peu. Mariée et poétesse Madame de Noailles ne l'était pas encore quand nous avons commencé de l'être, la première partie du moins.

MADAME DE PUYVERT

Ah ! oui, c'était l'époque où Bourget n'allait pas plus loin que l'adultère...

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Nous ne faisons pas en ce moment de la chronologie, mais de la morale. Si une enfant innocente comme cette pauvre Lucile...

LUCILE DE VAUROUX

(Rougissante, mais ne voulant pas perdre l'estime naissante de M. de Freneuse.)

Ah ! oui, Madame de Noailles ! Pour

moi, comme pour toutes mes amies, c'est la Poésie même.

LA MARQUISE DE VAUROUX
(*Voulant sauver la situation*)

Mais tu n'en sais rien de précis. J'étais presque toujours avec toi. M. Collinet a dû vous faire quelques citations, un jour où j'étais en retard ou bien distraite, à cause de mes maux de tête.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Comme ces gens abusent de notre confiance, si nous n'ouvrons pas les yeux tout grands !

LA MARQUISE DE VAUROUX

Tu ne te souviens même plus de quoi il s'agissait, j'en suis sûre.

LUCILE DE VAUROUX

Mais si, ma Tante, puisqu'il y a même deux poèmes que j'ai appris par cœur :

L'Offrande à la Nature, La Prière devant le Soleil.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Brigitte !

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Après ces titres, il est inutile de s'appesantir. Vous ne me direz pas qu'ils ne sont pas ceux-là, clairs et provocants. C'est tout simplement, c'est ... de la Mythologie !

LA MARQUISE DE VAUROUX

Je suis consternée.

LUCILE DE VAUROUX

Ne vous désolez pas, ma bonne Tante. Vous allez voir que ce n'est pas si terrible. Madame la Duchesse, me permettriez-vous de réciter les deux poèmes incriminés ?

LA DUCHESSE DE COLBERT

(Qui, occupée de disposer des tables pour le thé, a peu suivi l'entretien.)

Comme c'est charmant à vous, ma chère

petite ! Quand la jeunesse se donne de la peine pour les vieux, c'est bien touchant. Je laisse là mon thé, mon tricot, tous mes devoirs. Je vous écoute avec avidité.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME
(*Au Vicomte de Freneuse*)

Notre bonne Duchesse a attendu bien tard pour avoir des curiosités malsaines.

(*Lucile récite l'*Offrande à la Nature *et la* Prière devant le Soleil.)

LA MARQUISE DE VAUROUX

Je n'y ai rien compris. Et vous, Brigitte ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Moi, je n'ai que trop compris. La malheureuse enfant ! Chère Duchesse, ce n'est pas vous qui allez défendre la poésie moderne. (*La Duchesse surmenée par ses devoirs s'est endormie.*)

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

(Avec autorité, parmi les fous rires réprimés.)

D'ailleurs, que peut-on attendre de bon d'une femme qui porte de travers un chapeau trop fleuri, qui n'est jamais agrafée et qui ne sait pas se conduire dans le monde ?

LA MARQUISE DE VAUROUX

Ah ! distraite, elle l'est au dernier point. Le jour où nous dînions avec elle chez ma cousine de Rohan, elle nous a fait attendre jusqu'à dix heures moins le quart.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Ses manières sont inouïes. On raconte que dans une fête masquée chez un jeune homme elle est venue avec un casque de Minerve sur la tête et que tout à coup elle a pris un bain.

MADAME DE LONGUEVAL

C'était peut-être une façon d'indiquer qu'elle s'ennuyait. Je la comprends.

MADAME DE PUYVERT

D'ailleurs, l'anecdote est contestée.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

En tout cas, pour la juger il n'y a qu'à la regarder dans une soirée. Jamais elle n'est convenablement assise : ou bien dressée comme un serpent qui siffle ou allongée dans une pose orientale.

LA MARQUISE DE VAUROUX

C'est une Levantine, n'est-ce pas ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Une Turque !

MADAME DE PUYVERT

Mais non, une Roumaine.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Je sais ce que je dis, ma chère enfant. A Londres, pendant mon voyage de noces, j'ai dîné avec son oncle qui était l'ambassadeur du Sultan.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Une musulmane dans la famille, quelle idée choquante ! Car nous sommes un peu cousins, par ma grand'mère de Cheverny.

LUCILE DE VAUROUX

Oh ! ma Tante, vous ne me l'aviez jamais raconté!

LA MARQUISE DE VAUROUX

On ne sait jamais qui on épouse, quand on se marie hors de son pays.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

C'est bien vrai. Mais si elle avait eu du tact, elle aurait dû, à force de tenue, faire oublier son origine.

MADAME DE PUYVERT

La trouvez-vous si terrible ? Elle est vive et étincelante, surtout.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Vous aimez ce rire de cantinière ?

MADAME DE PUYVERT

De gavroche de Byzance, plutôt, comme l'a si joliment décrété Madame de Montebello.

LA DUCHESSE DE COLBERT

(*S'éveillant*)

Jolie ? C'est de Madame de Noailles que vous parlez ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

D'abord, elle est petite.

MADAME DE PUYVERT

Cela, c'est vrai. S'étant embarrassée dans une robe trop grande, elle a passé toute

une soirée devant moi à rattraper son pied qu'elle ne retrouvait plus.

MADAME DE LONGUEVAL

Mais sur cette stèle un peu courte, quelle tête merveilleuse, d'oiseau et d'impératrice !

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Vous voulez dire de sultane.

MADAME DE LONGUEVAL

Son nez descend des anciens Grecs. Ses larges yeux ont fixé l'essor des victoires ailées et l'azur des flots de Salamine.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Comme vous justifiez aimablement son aspect excentrique !

MADAME DE LONGUEVAL

Il ne faut pas la juger ainsi qu'une des nôtres. Elle est fidèle à ses Dieux.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Mais le nom qu'elle porte est un des plus glorieux de notre vieille France. Elle aurait dû sentir les devoirs qui lui étaient imposés par là. Au lieu de cela, elle voit n'importe qui. Quel mal elle a fait à sa belle-mère en dînant avec les ministres !

MADAME DE PUYVERT

C'était pour avoir la Légion d'honneur.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Une Noailles n'en a pas besoin. — Mais à mon avis, l'affront le plus sanglant qu'elle leur ait infligé, ç'a été de signer ses livres d'un nom pareil.

MADAME DE PUYVERT

Vous trouvez que c'est bien mal ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Cela ne se discute pas. Cela se sent. Mais je vois mon filleul s'agiter terriblement

dans son coin, sans rien dire. Qu'en penses-tu donc, Armand ?

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Excusez la franchise des camps. Dans cette époque immense, les cathédrales et les couronnes tombent, mais vos idées mesquines restent debout.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Armand, Armand !

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Depuis un quart d'heure, vous parlez de cette femme extraordinaire, presque géniale. Vous jugez avec soin ses toilettes, sa tenue, ses relations. Et la seule chose que vous oubliez, c'est son œuvre de poète !

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

S'en préoccuperait-on jusque dans les tranchées ?

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Précisément, ma chère Marraine. Ah ! de ce recul-là, que l'on juge bien les êtres et les choses ! Comme vos préjugés éclatent, comme vos pauvres notions se dissolvent, comme il s'épuise vite, tout le Comme-il-faut dont se nourrissent vos vies anémiques ! La Guerre est un grand souffle qui ne laisse subsister que les choses libres et larges. Dans nos ténèbres et dans notre boue s'enterrent les quelques coutumes surannées, les quelques rites insincères avec lesquels, en temps normal, on naît, se marie et meurt correctement. Une fraternité étrange et des liens nouveaux rompent nos affinités, suppriment nos milieux, renient nos maîtres. Mais, comme nous, âprement unie à la Terre, pénétrée de son odeur et de ses passions, emportée par l'espoir de la Jeunesse, mais hantée par l'attirance de la Mort, Madame de Noailles est

notre Muse farouche, notre sœur grandiose.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Armand, nous sommes toutes accablées par ton langage.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Ses vers rythment l'ardente pulsation de nos veines, ils s'élancent avec nous, allègres et jeunes, cherchent les jours humains comme un assaut, l'héroïsme comme une apothéose. La Vie est nue devant nous ainsi qu'un secret terrible. Que peuvent nous faire à nous vos vertus pauvres, vos plaisirs prudents, vos sentiments de convenance, vos mariages d'intérêt, vos ventes de charité ? Qu'avez-vous à objecter, Marraine ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Rien. Tu es trop violent pour qu'on te réponde.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

A ce que je vois, vous êtes toutes vaincues.

MADAME DE LONGUEVAL

Pas tout à fait toutes. Me serait-il possible sans inconvenance d'affronter un respectable guerrier ?

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Tout est permis à votre grâce, chère Madame.

MADAME DE LONGUEVAL

Eh ! bien, je vous dirai que la guerre et Madame de Noailles, que vous associez, me paraissent toutes deux artificielles.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Comment, Madame ?

MADAME DE LONGUEVAL

Comme des beautés monstrueuses qu'il faut à la fois admirer et détester, parce qu'elles sont contraires au sens de la Vie.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Le sens de la Vie ! Pourriez-vous me l'indiquer ?

MADAME DE LONGUEVAL

Vous êtes sans merci. Vous allez me faire ressembler à Jaurès, ou à un curé de village. A mon avis, les sentiments de haine qu'on excite entre les peuples sont aussi faux que l'orgueil sans fondement, l'exaltation sans but, le puéril amour de soi-même dont se gonfle sans cesse votre poétesse.

MADAME DE PUYVERT

Eliane qui monte en chaire !

MADAME DE LONGUEVAL

Ma bonne Suzanne, j'aurai le courage de mes banalités. Je crois que la Femme a d'autres alternatives que d'être tour à tour tentante et quittée, coquette et amère, désirable et désespérée. Et la tâche des Hommes, à mon avis, n'est pas de se battre

entre eux mais plutôt de se supporter dans une cité mieux bâtie, mieux agencée, plus ouverte à l'Espérance.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Comme femme, j'acquiesce, comme Française, je proteste.

MADAME DE PUYVERT

Moi, je suis plus sincère ou plus cynique. Je trouve que chaque femme est la rivale des autres, aussi bien que chaque nation, l'ennemie de ses voisines. C'est notre lutte à nous, où nous sommes, nous aussi, braves et cruelles.

MADAME DE LONGUEVAL

Ainsi, vous ne croyez pas que sous notre chair qui se flétrit, un fruit mystérieux nous est confié. Comme vous ôtez des ailes à la Vie !

MADAME DE PUYVERT

Et vous vous réjouiriez d'un troupeau

humain où chaque mouton aurait sa marque, sa clochette et son ruban ! Quelle uniformité !

MADAME DE LONGUEVAL

Les Hommes ne sont-ils pas tous pareils quand il s'agit des choses essentielles, de veiller et de dormir, de vivre et de trépasser ? Que tout céla devienne moins obscur et moins brutal, n'est-ce pas le problème ? Je voudrais mettre un motif dans chaque naissance, un rayon dans chaque sommeil, un rêve dans chaque mort. Suzanne, vous me jugez folle ?

MADAME DE PUYVERT

Un peu.

MADAME DE LONGUEVAL

Et Monsieur de Freneuse ? Il me regarde avec indulgence et compassion. Est-ce à cause de mes théories ?

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Mais non, Madame. Ce qui m'attriste, c'est que, vous aussi, vous vous exprimiez si durement sur Madame de Noailles.

MADAME DE LONGUEVAL

Eclaircissons le malentendu, cher Monsieur. Ce n'est pas son talent que je conteste, ce sont ses limites que je voudrais poser.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Alors, vous n'avez pas de parti pris contre elle ?

MADAME DE LONGUEVAL

Je souhaiterais seulement qu'elle monte plus rarement au Capitole et qu'elle aille plus souvent dans son verger. Là elle est nécessaire et vraie, la fiancée du Matin, la reine des odeurs. Elle touche une fleur, elle prend un fruit, et ses mains secouent sur l'Univers le parfum qu'elle a cueilli.

LE VICOMTE DE FRENELSE

Vous voici meilleure.

MADAME DE LONGUEVAL

Ah ! si elle savait le don qui est en elle ! Penchée sur le Soir ou couchée dans la prairie, elle devient le miroir où la Nature se reflète plus riche, où la fête quotidienne s'allume plus vive. O Mystère des regards qui s'ouvrent, des bouches qui se déclosent ! Le Monde pourrait être aveugle et muet. Mais ces choses de chair qui lui sont données comme parure s'éclairent aussi pour sa louange. Les yeux et les lèvres de la poétesse surtout. En elle la beauté infinie se contemple avec plus de frémissement que dans la méditation du jeune homme ou dans le regard voilé de l'étang.

MADAME DE PUYVERT

Eliane se fait trop lyrique. Ma chère Duchesse, si vous nous donniez du thé ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Mais que reprochez-vous donc à Madame de Noailles, après cette improvisation en son honneur ?

MADAME DE LONGUEVAL

De prendre tout à coup dans son potager la folie des grandeurs. Elle est assise, comblée, entre un melon et une pomme, entre l'arrosoir et le bassin. Elle s'intéresse aux galantes entreprises du rosier grimpant et elle a rendez-vous avec le rossignol. Elle est la petite sœur du colimaçon, la bonne amie du lézard, la souveraine des dahlias. Tout est parfait et l'heureux enclos croit posséder une Fée. Soudain, sans qu'on sache pourquoi, le pigeon qui passe lui fait croire qu'elle est Vénus et la ciguë qui la chatouille lui persuade qu'elle est Socrate. Alors il lui faut tous les accessoires de la beauté fatale et du génie, un trépied, des flèches, un casque.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Celui qu'elle a laissé tomber dans le bain ?

MADAME DE PUYVERT

Non, celui qu'elle loue régulièrement le 14 juillet. Figurez-vous, chère Madame, qu'un camelot de mes amis l'a surprise à Montmartre un soir de Fête Nationale, dansant avec la foule. Le plus triste, c'est que notre Jules Lemaître dansait aussi.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

C'est une Bacchante de carrefour !

MADAME DE LONGUEVAL

Oui, charmante et cruelle, prête à tuer Orphée, parce qu'il lui aurait disputé le premier prix de poésie au concours de *Femina*. Bacchante, elle me plaît, mais je l'aime moins prête à figurer une Allégorie dans un banquet officiel ou la Déesse Raison aux funérailles de Zola.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Je l'ai vue plus modeste dans un dîner de famille où elle ne représentait que la mauvaise littérature blâmée.

MADAME DE PUYVERT

Racontez-nous. Cela devait être amusant.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

C'était un exemple. Le jour même où sa belle-mère nous réunissait pour un pieux anniversaire, paraissait ce livre honteux, le « Visage émerveillé ».

LA MARQUISE DE VAUROUX

Lucile, j'espère que tu ne l'as pas lu. Quel est le sujet, Brigitte ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Les amours d'une religieuse.

LA MARQUISE DE VAUROUX

C'est affreux. Et comment l'avez-vous puni ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Elle venait pour nous braver. Eh ! bien, nous avons eu l'air d'ignorer son roman.

LA MARQUISE DE VAUROUX

Comment un roman ? Je croyais qu'elle n'écrivait qu'en vers.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Il y en a encore deux autres. *La Nouvelle Espérance...*

MADAME DE PUYVERT

Je me rappelle ce titre. On en lisait les premiers chapitres à haute voix, dans un château où j'étais pour les chasses. La pauvre héroïne tombait facilement dans les bras d'un monsieur, mais le monsieur était toujours neurasthénique ou distrait, et elle se relevait très humiliée. Malheureusement je suis partie au milieu.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Que dites-vous de la *Domination*, Marraine?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Si tu crois que j'ai du temps à perdre à de pareilles balivernes !

LE VICOMTE DE FRENEUSE

A quoi l'employez-vous donc ? A raccommoder de vieux vêtements, à rapiécer des idées, à tricoter votre prochain ?

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Je pense que cette vie mondaine et charitable que tu critiques est mieux remplie que celle que tu menais avant d'être contraint à t'engager.

LE VICOMTE DE FRENEUSE

Marraine devient houleuse. (*A Madame de Longueval.*) Et vous, Madame, aimez-vous les romans de Madame de Noailles ?

MADAME DE LONGUEVAL

Comme ses poèmes, passionnément à demi. Elle garde les mêmes défauts, de fond et de forme. Elle est délicieuse devant les fleurs et même devant les légumes. Mais elle parle trop de l'amour qu'elle n'a jamais connu...

LA MARQUISE DE VAUROUX
(*conciliante*)

Alors c'est malgré tout une femme irréprochable ?

MADAME DE LONGUEVAL

Assurément. Son style l'est moins. Elle n'écrit jamais en Français, d'ailleurs c'est le goût de l'Epoque.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Ah ! Ah ! vous-même, vous reconnaissez que quand il y avait de l'ordre en haut, les arts s'en ressentaient !

MADAME DE LONGUEVAL

La prose de Madame de Noailles est dégrafée comme sa robe, mais une vraie rose embaume toujours cette débandade, et au débraillé de la Bohême se mêlent les voiles flottants de la Muse.

LA BARONNE DE SAINT-JÉRÔME

Je n'aime pas cette façon de s'exprimer. D'ailleurs, si vous désirez étudier ensemble les romans de cette dame, après ses poèmes, moi je n'ai pas le temps de vous entendre. Je vous laisse Armand. Si j'avais pu prévoir qu'il viendrait ici pour me narguer et me blesser, je ne lui aurais pas demandé de me rejoindre chez ma cousine de Colbert, sous un prétexte stupide...

LUCILE DE VAUROUX

Oh ! Madame, vous avez eu une bien bonne idée et il ne faut pas le gronder

ainsi. C'est moi la coupable. Si j'avais mieux récité, vous auriez toutes aimé Madame de Noailles. Pour rétablir la paix et garder parmi nous Madame de Saint-Jérôme, laissez-moi courir au téléphone. Je prierai Monsieur Collinet de venir nous lire les plus beaux passages (*à Madame de Saint-Jérôme*) au profit de vos œuvres, Madame, si cela peut vous apaiser.

1916.

TABLE

TABLE

Pages

UNE AMIE. 7

I. — PORTRAITS MONDAINS

LES SALONS. 15

CONVERSATION LITTÉRAIRE. 29

LA DERNIÈRE GRANDE DAME : MADAME JEAN DE MONTEBELLO 41

II. — PORTRAITS ECCLÉSIASTIQUES

GRACES D'ANTAN : M. JEAN DE BONNEFON. . . . 49

LES DOUCEURS DU DILETTANTISME ECCLÉSIASTIQUE : L'ABBÉ MUGNIER 57

UN CAS DE PSYCHOLOGIE : M. GEORGES GOYAU. 67

Pages

III. — PORTRAITS FANTASTIQUES

Le Chevalier du cauchemar 77

M. de Montesquiou, ou l'une des dernières merveilles 85

La Reine des chauves-souris mauves et des doux petits crapauds chanteurs 95

IV. — PORTRAITS LITTÉRAIRES

Rondes autour de M. Gide :

a. Premières irrévérences 113

b. Dansons la Gigue 117

c. Palinodie 122

Les petits Prophètes de la décadence moderne :

a. Jeunes gens de porcelaine 127

b. Coqs et coqueteaux 131

c. Reproches à M. Cocteau 137

d. De l'utilisation féerique de MM. Cocteau et Maurice Rostand 141

e. Epilogue : Sur la mort d'un Coqueteau . 147

Pages

V. NOS MUSES

a. Les muses coupables. 159
b. Viviane Hérard. 171
c. Armène Ohanian 185
d. La Reine des Muses 199

---

504 — Imp. Art « Lux », 131, boul. St-Michel, Paris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002215670b

CE DC 0715
.G4 1918
COO GERMAIN, AND PORTRAITS
ACC# 1320072

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 01 03 08 1